Hist. 2218

A Bernus sept. 92

Nécrologe des hommes célèbres de France, (depuis 1764 jusqu'en 1782). Par une Société de Gens de Lettres (Poinsinet de Sivry, Palissot, Castillon, Lalande, François de Neufchâteau, Maret de Dijon et autres.) Paris, Moreau (Auteuil), 1767-1782. 17 vol. in 12.

cf. Quérard. Supercher. littér. 2ed. t. III col. 692.

Lebeuf-Fontette IV p. 78. N° 45854

Catalogue Bibliothèque impériale. Hist. de France t. 9 p. 181. N° 19

Manuel. Bibliotheca historica. t. IX. Part. I p. 324. et t. X Part. I p. 391.

Barbier Dict. des anonymes. 3ed. t. III col. 405.

C'est ici la 2e année de ce Nécrologe; la 1e parut en 1766 (cf. l'année 1768 p. 225, et 1775 p. III); mais il aurait été précédé d'une publication sous un autre titre dès 1764 (cf. Cat. de la Bibl. impér. l.c.) = Il cessa de paraître avec la 17e année, en 1782.

Ch. TARANNE
LIBRAIRE
33, R. Cassette, PARIS

LE NÉCROLOGE
DES
HOMMES CÉLÈBRES
DE FRANCE,
PAR UNE SOCIÉTÉ
DE GENS DE LETTRES.

A PARIS,
De l'Imprimerie de MOREAU, *rue Galande.*

M. DCC. LXVII.
AVEC PRIVILÉGE DU ROI.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS
DE L'EDITEUR.

Cet ouvrage, qui paraîtra régulièrement dans les premiers jours de l'année, eſt particulièrement conſacré à la mémoire des hommes illuſtres dans les ſciences & dans les arts. Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, &c, Peintres, Sculpteurs, Muſiciens, Architectes, &c. Acteurs & Actrices célèbres; toutes les perſonnes enfin qui auront mérité pendant leur vie l'attention de leur ſiècle, recevront ici un tribut d'éloges & de regrets, capable d'exciter l'émulation de ceux qui voudront, à leur exem-

Digitized by Google

ple, ſe diſtinguer dans la même carrière.

On s'arrêtera moins aux anecdotes communes de leur vie privée, qu'à l'hiſtoire de leur génie & de leurs talens. La vie d'un grand général eſt dans les campagnes qu'il a faites; celle d'un homme de lettres, ou d'un artiſte fameux, eſt dans ſes ouvrages.

Ce petit recueil contiendra donc les véritables faſtes de la littérature & des arts; & pourra fournir d'excellens matériaux pour notre hiſtoire littéraire. Peut-être même, ſi le public le traitait avec la faveur dont on tâchera de le rendre digne, ne ſe bornerait-on pas à la France ſeule, & trouverait-on les moyens d'y réunir la vie des hommes célèbres des pays

étrangers, la liſte de leurs ouvrages, & les traits que l'on croirait les plus capables de donner une idée juſte du caractère de leur eſprit.

Des gens de lettres, d'une réputation connue, ſe ſont chargés de rédiger ces memoires; & leurs jugemens, du moins, ne ſeront ſuſpects ni de partialité, ni de haine.

On invite les familles intéreſſées à la gloire des hommes célèbres, dont on ſe propoſe de parler, à vouloir bien faire parvenir des mémoires fidèles à M. Jouve, régiſſeur du bureau royal de la Correſpondance générale, place des Victoires à Paris: on fait la même invitation aux académies de provinces.

On prévient ſeulement que l'on

Digitized by Google

ne fera aucun uſage des écrits qui pourraient être anonymes, & que l'on ne recevra point d'avis, qui ne ſoit franc de port.

Le prix de l'Abonnement pour les Annonces de deuil de Cour & le Nécrologe des Hommes célèbres de France, eſt de ſix liv. pour Paris, & douze liv. pour la province, attendu que l'on recevra franc de port le Nécrologe & les Annonces autant de fois que la Cour prendra le deuil. Ce prix n'augmentera jamais.

Les lettres d'avis, ainſi que l'argent, ſeront adreſſés franc de port à M. Demérolles, Receveur des ſouſcriptions au ſuſdit bureau royal de Correſpondance générale, place des Victoires.

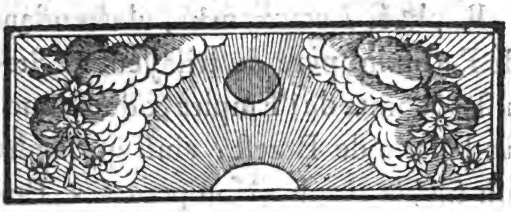
ELOGE

Digitized by Google

ÉLOGE
DU
ROI STANISLAS.

A

Digitized by Google



ÉLOGE
DU
ROI STANISLAS.

STANISLAS PREMIER, roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, était de l'illuſtre maiſon de LETZCZINSKI. PHILIPPE DE PERBZTIN, originaire de Bohême, où il poſſédait des terres en ſouveraineté, eſt le premier auteur connu de cette famille. Il vint en Pologne en 965, chargé de la part du roi de Bohême, de conduire Dambrowcka ſa fille, qui épouſa Mieciſlaw premier.

Digitized by Google

Raphaël Letzczynski, deſcendant de Perbztin, père du triſayeul de Staniſlas, comte de l'Empire & de Lekno, fut Palatin de Brzeſt, ainſi qu'André ſon fils, & Raphaël ſon petit-fils. Boguſlas, fils de Raphaël, parvint à la dignité de vice-chancelier, & enſuite à celle de grand tréſorier de la couronne, charge qui a été longtemps le principe des richeſſes de ceux qui l'ont poſſédée. Il ne laiſſa qu'un fils qu'il eut d'Anne, comteſſe d'Oenhof, & qui lui ſuccéda dans la charge de grand tréſorier, maréchal de la diète où le traité de Vienne fut conclu; il mit enſuite la dernière main à la paix de Carlowitz, en qualité d'ambaſſadeur du roi & de la république, à la Porte-Ottomane. STANISLAS naquit de cet homme illuſtre, & d'une fille du fameux grand général Staniſlas Jablonowski, en 1677.

Ce prince reçut de ſon père une éducation mâle qui le rendit ſupérieur à tous les événemens d'une vie mar-

Digitized by Google

quée par tant de grandeurs & de revers. Des connaiſſances étendues, perfectionnées par ſes voyages, un génie vrai & ſans écarts, un goût vif pour les Arts, un zèle ardent pour leurs progrès, furent encore le fruit de cette éducation.

Mais ce que Staniſlas ne dut qu'à lui même, ce fut cette bienfaiſance qui devint ſon caractère diſtinctif parmi les hommes & les rois. Ce fut cette ame belle, égale, ſenſible, qui le rendit le protecteur, l'honneur & l'amour de l'humanité : titres glorieux qu'il mérita dans ſa patrie, dès l'âge de dix-neuf ans, âge auquel il fut nommé nonce à la diète de convocation de 1696, à la mort de Sobieski.

Il était alors ſtaroſte d'Odolanow. Il venait d'être élevé à la dignité de palatin de Poſnanie, lorſqu'Auguſte II, électeur de Saxe, fut élu roi de Pologne, moins par le choix libre de la nation, que par l'influence puiſſante d'une armée Saxonne, qu'il fit ap-

procher de Warſovie, pour déterminer les ſuffrages. On ſait que l'alliance d'Auguſte avec le fameux Czar Pierre, attira ſur la Pologne les armes victorieuſes de Charles XII. On ſait que le roi de Suède ayant gagné les batailles de Cliſſau & de Pulteſt, & forcé le cardinal-primat à déclarer Auguſte déchu de la royauté, offrit le trône au prince Alexandre Sobieſki, qui, par une délicateſſe bien ſingulière, ne voulut point accepter une couronne purement élective, au préjudice de ſon frère aîné.

Staniſlas, trop inſtruit des loix de ſa patrie oppoſées à tout ſyſtême d'hérédité, fit de vains efforts pour bannir de l'ame d'Alexandre un ſcrupule auſſi peu fondé. Il était alors député de l'aſſemblée de Warſovie, pour rendre compte au roi de Suède de pluſieurs différends ſurvenus dans le temps de l'enlèvement du prince Jacques Sobieski. » Il avait, » dit M. de Voltaire, une phyſionomie

» heureuſe, pleine de hardieſſe & de » douceur, avec un air de probité & » de franchiſe qui, de tous les avan- » tages extérieurs, eſt ſans doute le » plus grand, & qui donne plus de » poids aux paroles que l'éloquence » même. La ſageſſe avec laquelle il » parla du roi Auguſte, de l'aſſemblée, » du cardinal-primat & des intérêts » différens qui diviſaient la Pologne, » frappa Charles. *Comment pourrons-* » *nous faire une élection, ſi les deux* » *princes Jacques & Conſtantin Sobieski* » *ſont captifs?* dit-il à ce Monarque. *Comment délivrera-t-on la republique, ſi on ne fait pas une élection?* lui repondit Charles. Cette converſation, ajoute M. de Voltaire, fut l'unique brigue qui mit Staniſlas ſur le trône.

Il y avait ſans doute d'autres raiſons politiques que l'eſprit vaſte du roi de Suède avait ſaiſies; & qui, jointes à la ſympathie qui, dès le premier aſpect, lie ſouvent, ſeule, les grands hommes les uns aux au-

tres, déterminèrent le monarque Suédois à mettre la couronne de Pologne sur la tête de Staniſlas. La captivité des princes Sobieski, ne gênait en rien l'élection. Ils avaient accepté le titre de princes; &, par les loix de Pologne, ils étaient, par cette acceptation, déchus de tous les privilèges des gentilshommes Polonais, & ne pouvaient aſpirer au trône que comme étrangers. Or la détention de deux étrangers ne faiſait rien à la validité de l'élection.

Ce fut, comme nous l'avons dit, à ſa ſeule éducation que Staniſlas parut devoir l'amitié de Charles XII, parce qu'elle était analogue aux mœurs de ce monarque. Il apprit, dit l'hiſtorien du roi de Suède, que le palatin de Poſnanie était plein de bravoure, endurci à la fatigue, qu'il couchait toujours ſur une eſpèce de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne,

Digitized by Google

qu'il était d'une tempérance peu commune, &c. Voilà, dit-il, un homme qui ſera toujours mon ami. A quoi tiennent les événemens? Un lit de duvet eut privé Staniſlas de la couronne.

Le parti de l'oppoſition n'objectait au candidat que ſa jeuneſſe. Il a, à peu près, mon âge, répondait Charles, & Charles avait ſû rendre cet âge reſpectable. Letzczinski fut élû le 12 juillet 1704, & proclamé ſous le nom de Staniſlas I.

Il ne goûta pas longtemps la douceur de règner. Deux mois après ſon élection, Auguſte rentra en Pologne, le força de quitter Warſovie, & de ſe retirer auprès du roi de Suède. Le trouble fut tel dans ce départ précipité, ſelon l'hiſtorien de Charles XII, que la ſeconde fille du roi fut égarée par ſa nourrice, & retrouvée dans une auge d'écurie, où elle avait été abandonnée. Ce fut ce même enfant que la providence, après de grandes vi-

ciſſitudes, fit depuis reine de France.

Charles n'était point homme a abandonner ſon ouvrage. Toujours accompagné du nouveau roi de Pologne, il combattit & pourſuivit les Saxons juſqu'au-de là de l'Oder; & revint à Warſovie, où il fit ſacrer Staniſlas & ſa femme Catherine Opalinſzka le 4 octobre 1705; il aſſiſta *incognitò* à cette cérémonie. Après quoi, chaſſant devant lui les Ruſſes & les Saxons, il s'empara de la Saxe; força Auguſte, pour obtenir la paix, à renoncer au titre de roi de Pologne, à reconnaître Staniſlas, à lui renvoyer les archives & les pierreries de la couronne, & à lui écrire une lettre de félicitation ſur ſon avénement au trône : lettre dans laquelle l'électeur, ne pouvant cacher entièrement l'amertume de ſon ame, ſouhaitait au nouveau roi des ſujets plus fidèles que ceux qui n'avaient payé ſes bienfaits que d'ingratitude.

Staniſlas était toujours au camp de

Charles. Il partit de celui d'Altranſtad le 17 juillet 1707 avec ſeize régimens Suédois, pour appaiſer les troubles de Pologne, & chaſſer les Moſcovites, qui ſe retirèrent à ſon arrivée, & ne laiſſèrent aux Polonais que le parti de l'obéiſſance. Cependant le Czar s'avança bientôt juſqu'en Lithuanie. Charles accourut du fond de la Saxe, paſſa en Pologne, y laiſſa un corps de 10000 Suédois aux ordres du roi, vola combattre les Ruſſes, leur fit repaſſer le Boryſthène ; &, après pluſieurs victoires, leur livra bataille à Pultawa, au mois de juillet 1709. Cet écueil des ſuccès de Charles, devait-être celui où la fortune de Staniſlas devait ſe briſer.

N'étant plus ſoutenu par la main qui l'avait fait roi ; ſans argent, ſans parti, il ſe retira d'abord en Poméranie : &, ne pouvant plus conſerver ſon royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pû les états de ſon bienfaiteur. Il paſſa même en Suède

pour précipiter les secours dont il avait besoin dans la Poméranie & dans la Livonie. Il fit tout ce qu'on devait attendre d'un ami de Charles XII. Il n'eut plus bientôt d'autre ressource que de se livrer au projet du roi de Prusse qui, dit-on, avait imaginé de se liguer avec Auguste, la république de Pologne, & même avec Charles, alors refugié à Bender, pour renvoyer les Russes dans leur pays. L'abdication de Staniſlas était la base de ce projet; mais l'intérêt de sa patrie fit une impression si forte sur son cœur, qu'il se chargea d'être le négociateur d'un traité qui lui enlevait la couronne. Les lettres pathétiques qu'il écrivit à Charles pour l'engager à consentir à son abdication, ne firent qu'irriter la hauteur de ce Roi vaincu. Il repondit : *Si mon ami ne veut pas être Roi, je saurai bien en faire un autre.*

Staniſlas, espérant davantage de l'effet de sa présence, se déroba à

10 heures du ſoir de l'armée Suédoiſe qu'il commandait en Poméranie. Il partit avec le baron Sparr, & arriva à Yaſſi ſous le nom du major Hazan. Le hoſpodar de Moldavie, devant qui il fut amené, lui ayant demandé qui il était, *major ſum*, lui repondit Staniſlas; *imò maximus*, répliqua le moldave; & auſſi-tôt il le fit traiter en roi, mais cependant en Roi priſonnier. Il vint bientôt des ordres de la Porte de le faire conduire à Bender, dont on faiſait partir Charles auſſi priſonnier. Les deux monarques captifs paſsèrent à quelques lieues l'un de l'autre. Charles l'ayant appris lui envoya dire qu'il ſe gardât bien de faire la paix avec Auguſte, & que dans peu ſes affaires changeraient. Le roi de Pologne fut reçu dans Bender avec beaucoup d'égards. Cependant on parlait dans le Divan de le reléguer dans quelque iſle de la Grèce. Heureuſement les idées de la Porte changèrent; on le laiſſa partir. Charles avait

assigné à ce prince le revenu du duché des Deux-Ponts, qui lui appartenait. Ce duché pouvait rapporter 70 mille écus. Ce fut le refuge que choisit Staniſlas, en dédommagement de ſes terres, & des autres biens qu'il avait perdus en Pologne.

Le roi de Suède ne pouvait cependant ſe réſoudre à abandonner ce monarque. Oubliant même toute la haine qu'il devait porter au Czar, il forma le projet d'une alliance avec lui; alliance dont le rétabliſſement du roi de Pologne était la première condition. Le traité était prêt à être ſigné, lorſque Charles XII fut tué au ſiége de Frederickshall.

Cette mort rendait le duché des Deux-Ponts à la maiſon Palatine. Staniſlas fut obligé de quitter ſa retraite, & de chercher un nouvel aſyle en France, à Weiſſembourg. Auguſte ne l'y laiſſa pas tranquille. Les amis qu'il s'était conſervés en Pologne, le rendaient toujours à craindre. L'envoyé

de Saxe fut chargé de ſe plaindre au duc d'Orléans régent, de la protection que la France accordait à ce prince infortuné. Mandez à votre maître, répondit le régent au miniſtre Saxon, que la France a toujours été l'aſyle des rois malheureux. Le régent ne prévoyait point que ce roi malheureux donnerait un jour des rois à la France, renverſerait tous les projets qu'il avait formés pour le mariage du roi ſon pupile, & minerait l'établiſſement de ſa fille en Eſpagne. Les ſollicitations d'Auguſte ayant été infructueuſes, on prétend que ce roi preta l'oreille à la propoſition que (*a*) Saiſſan lui fit faire, d'enlever Staniſlas dans Weiſſembourg même.

En effet, Saiſſan partit avec quelques avanturiers. Il arriva à Weiſſembourg. Le complot fut découvert

(*a*) Saiſſan était un Français, qui était allé tenter la fortune au ſervice du roi Auguſte.

la veille de l'exécution. Plusieurs des coupables furent arrêtés ; mais, loin de les punir, Stanislas se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté, & leur donna même de l'argent pour s'en retourner. Si Auguste eut en effet connaissance de cette conspiration, il y a apparence qu'il payait bien mal ses émissaires ; ce qui répugne autant à la générosité connue de ce prince, qu'un pareil projet à sa grandeur d'ame.

Echappé de tant de périls, survivant à tant d'infortunes, Stanislas passa plusieurs années presque oublié en Alsace. Au moment le plus inattendu, il reçut des propositions de la cour de France pour le mariage de sa fille avec le Roi.

L'accomplissement de ce mariage devait rendre, & rendit au roi de Pologne toutes ses espérances ; & la route du trône s'ouvrit encore devant lui.

Rappellé en Pologne par les vœux de sa nation & par les bons offices

de la cour de France, il fut élu pour la ſeconde fois le 12 ſeptembre 1733. Mais, peu de jours après, il ſe vit obligé par l'approche des Ruſſes ſupérieurs en forces, de quitter encore une fois Warſovie pour ſe retirer à Dantzic. Bientôt, aſſiégé dans cette place qui ne put réſiſter longtemps aux efforts des armes étrangères, il lui fallut de nouveau recourir à la fuite. On en voulait à ſa perſonne ; ſa tête était à prix. Il ſortit une nuit de Dantzic, déguiſé en payſan, paſſa à travers l'armée Ruſſe ; &, après avoir eſſuyé mille périls, ſe réfugia ſur les terres du roi de Pruſſe à Mariender, puis à Konisberg. Il ſe trouva, pendant cette évaſion, dans des poſitions pareilles à celles qu'avait éprouvé Charles II, avant ſon rétabliſſement ſur le trône d'Angleterre, & dont l'exemple s'eſt renouvellé, de nos jours, dans l'infortuné prince Edouard. Auſſi intereſſant, mais enfin plus heureux, Staniſlas revint en France, où peu de temps après,

Digitized by Google

la paix, dont les préliminaires furent ſignés à Vienne le 3 octobre 1735, le mit en poſſeſſion des duchés de Lorraine & de Bar.

C'eſt ici que commence à la fois, & la vie privée & le règne réel de Staniſlas. C'eſt auſſi à cette époque que commence la partie de ſon hiſtoire qui appartient à cet ouvrage. Nous ne parlerons plus du monarque, du héros, du favori & du jouet de la fortune. Staniſlas fut homme de lettres & protégea les arts. Ce n'eſt que ſous ces deux points de vue, qu'il nous eſt permis de le conſidérer.

Oubliant tout ce qu'il avait fait pour règner, il règna en effet. Il était juſte qu'après avoir trouvé tant de ſujets infidèles, la providence ſoumît la nation la plus attachée à ſes maîtres au roi le plus rempli d'amour pour ſes peuples, & que le prince le plus infortuné goutât enfin le bonheur de faire des heureux.

Les établiſſemens les plus utiles,

Digitized by Google

les plus glorieux, ſignalèrent bientôt ſa domination. La Lorraine devint tout à coup un état floriſſant, au ſein du royaume le plus floriſſant de l'Europe. Staniſlas exécuta, proportionellement, tout ce qu'on peut, tout ce qu'on doit faire dans les plus vaſtes états; & le modèle des rois a laiſſé le modèle d'un royaume.

Parmi ces établiſſemens de tout genre, il devait s'en trouver pour les lettres, ſurtout ſous un prince qui les avait toujours chéries & cultivées. L'académie de Nancy fut érigée le 28 décembre 1750.

Staniſlas y parut moins en fondateur qu'en académicien. Plus d'une fois il y paya lui-même le tribut de ſes talens. Il lui adreſſa, ſous des noms empruntés, pluſieurs diſcours, dont un zèle marqué pour l'illuſtration des arts décelait toujours l'auteur. Ce même zèle lui fit prendre la plume lorſque le citoyen de Genève débuta dans la carrière des lettres, par un diſ-

Digitized by Google

cours injurieux aux lettres. La réponſe au paradoxe de Rouſſeau fut auſſi le début public de ce monarque dans la même carrière. Si la modération de cette critique d'un ſyſtême abſurde, ne paraît pas avoir ſervi d'exemple à ceux qui depuis ſe ſont engagés avec ce philoſophe ſingulier dans des querelles littéraires, c'eſt, peut-être, qu'entraînés d'abord par une admiration déplacée, ils n'étaient pas eux-mêmes aſſez philoſophes pour ſurmonter la honte d'avoir été trompés dans leur jugement.

Staniſlas ne fut point ébloui par la nouveauté des idées du citoyen de Genève. Il crut qu'on pouvait affecter des opinions hardies, & n'être qu'un homme ordinaire. Les talens de ſon adverſaire ne lui en impoſèrent qu'au point de l'engager à écrire contre lui. Moins ſéduit, il le combattit avec moins d'aigreur. Dans cette diſpute, on vit un roi combattre, à armes égales, un philoſophe; & le défenſeur

des arts le fut aussi de la religion, trop souvent attaquée de nos jours, & peut-être avec plus d'imprudence encore que de témérité. Nous ne nous permettons qu'une réflexion générale sur les écrits du roi Stanislas (*a*) : c'est que les grands hommes ont un style qui leur est propre : ce style est toujours élevé, souvent sublime ; mais il n'a point, pour l'ordinaire, ce poli des ouvrages des auteurs médiocres. Les expressions en sont fortes, les tournures hardies, quelquefois vicieuses & singulières. Ces hommes dessinent plutôt qu'ils ne peignent ; leur crayon est mâle, rapide, quelquefois dur ; leur coloris vrai, brillant par éclairs, souvent faible.

Cette réflexion devrait servir de guide à ceux qui, ayant à revoir les ouvrages des grands hommes, en cou-

(*a*) M. le Chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet & des commandemens du roi de Pologne, a donné en 1760 une magnifique édition des ouvrages de ce prince, sous le titre d'*Œuvres du Philosophe bienfaisant*.

Digitized by Google

vrent les beautés ſous un vernis étranger, en font diſparaître le caractère original, & ſubſtituent, avec méthode, la froide exactitude de leur eſprit aux écarts toujours précieux d'un génie créateur. De tous les écrits du roi Staniſlas, celui qui paraît avoir conſervé le plus de ſa manière, eſt la *Relation de ſon évaſion de Dantzic :* écrit ſimple & touchant, dégagé de cet eſprit académique que l'on remarque dans ſes diſcours ſur divers ſujets de morale.

Ses *Obſervations ſur la Pologne* ſont l'ouvrage le plus conſidérable qui ſoit ſorti de ſa plume. Elles ſont dictées par l'amour de la patrie & de la religion. Il y ſacrifie à chaque inſtant l'autorité royale au bonheur de l'état. Il écrit preſque en républicain. Quel effort pour un Prince, qui ayant règné ſur une nation libre, mais malheureuſe par ſa liberté, pouvait penſer

Que pour la rendre illuſtre il fallait l'aſſervir
VOLT.

Staniſlas porta, dans la carrié-

re des lettres, ce même ſentiment républicain. Protecteur éclairé des arts il n'en fut jamais le tyran. Il donna des preuves ſenſibles de ſon impartialité dans pluſieurs querelles littéraires. Quoique flatté du titre de philoſophe, il n'eſtimait en effet, que cette philoſophie bienfaiſante, qui n'a pour but que de rendre les hommes plus vertueux, & non d'abuſer du raiſonnement pour les égarer dans des diſputes dangereuſes. Auſſi, loin de ſe montrer favorable à ceux qui accuſaient un de ſes ſujets d'avoir oſé jouer la philoſophie ſur le théâtre, il donna publiquement à l'auteur, quand il eut l'honneur de lui préſenter ſa comédie, des marques diſtinguées de ſa bienveillance. Peu de tems après, lorſqu'on eut joint cette pièce au recueil des ouvrages du même auteur, ce prince, à qui il avait pris la liberté d'en adreſſer un exemplaire, voulut bien l'honorer d'une lettre * qui lui confir-

(a) On ſe permet de tranſcrire cette lettre qui a

mait, de la manière la plus flatteuſe, les témoignages de ſon approbation.

La mort d'Auguſte III ſemblait donner encore à Staniſlas l'eſpérance de remonter ſur le trône de Pologne. Il reçut même, à cet événement, des lettres d'invitation de pluſieurs ſénateurs. Mais il préféra le bonheur d'un peuple dont il était devenu le père, à la gloire de mourir ſur un trône d'où il avait été obligé de deſcendre tant de fois.

Il n'eût pas plûtôt appris le choix que les Polonais avaient fait du comte Poniatowski, qu'il s'empreſſa

---

paru dans quelques papiers publics, comme un monument de la bonté de ce grand prince pour les gens de lettres & de la familiarité à laquelle il daignait admettre ſes propres ſujets.

» Monſieur. J'ai reçu avec bien du plaiſir le recueil de vos ouvrages, & la lettre qui les accompagnoit. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connois l'honneur que vous faites à votre patrie. Mon eſtime pour vous eſt telle que la méritent vos talens, vrais enfans de la nature, & déjà perfectionnés par la réflexion, & admirés dès votre aurore même. Je ſuis véritablement, Monſieur, votre bien affectionné, STANISLAS, Roi.

dont

de lui écrire pour le féliciter ſur ſon avénement au trône. Il n'avait point oublié les ſervices que le père du nouveau roi avait rendus à Charles XII., dont il avait ſauvé deux fois la vie, ni tout ce qu'il avait fait pour lui même à la mort d'Auguſte ſecond, & pendant ſa fuite à Dantzic.

Il ſe crut chargé non-ſeulement de la reconnaiſſance qu'il devait à la mémoire de ce grand homme, mais encore de celle dont l'infortuné Charles XII n'avait pu s'acquitter.

Il employa tout ſon crédit auprès des cours de France & de Vienne pour les engager à reconnaître le nouveau roi de Pologne. D'ailleurs une conformité de ſort uniſſait ces deux rois. Ils devaient la couronne à leur mérite, & à ce concours d'évènemens politiques qu'heureuſement la fortune ne raſſemble guères qu'en faveur des hommes qu'elle deſtine à faire la félicité publique.

Staniſlas jouit d'une ſanté parfaite

jusqu'à l'âge de 89 ans. Le 5 février, s'étant approché de sa cheminée pour y voir à une pendule l'heure qu'il était, le feu qui était ardent prit à sa robe de chambre. Il était seul. La porte, qu'on ouvrit pour venir à son secours, enflamma tout d'un coup ses vêtemens, en sorte que la flamme s'éleva beaucoup au-dessus de sa tête. Il fallut le déshabiller en entier. Sous sa robe était une veste & une camisole qu'il s'agissait de déboutonner, ce qui retardait les secours. Ces habits enfin enlevés, on vit que tout le côté gauche du roi était brûlé, depuis le genou, jusqu'au dessus de l'œil. On le mit en hâte au lit. Ce prince s'y montra aussi tranquille, que si ce cruel accident ne lui fût point arrivé. Tout ce qui approchait de sa personne sentait le contrecoup des douleurs qu'il ne pouvait manquer de souffrir. Ses plaies parurent, pendant plus de dix jours, répondre aux desirs des médecins. Mais le vendredi 21 du mois, le

roi tomba dans un aſſoupiſſement léthargique qui dura juſqu'au dimanche 23, qu'il expira ſur les 4 heures après midi.

On peut ſe former une idée de la déſolation des Lorrains, par l'attachement connu de ce peuple pour ſes maîtres. Qui aurait prévu ce dernier trait de rigueur de la fortune, & que, dans cet âge avancé, une mort violente dût finir la carrière de ce prince éprouvé par tant de revers ! Cette réflexion aggrave encore la douleur publique. Quoique, ſelon le cours naturel de la vie des hommes, celle de Staniſlas parût toucher à ſes bornes, cependant l'amour de ſes ſujets les aveuglait, en quelque ſorte, ſur cette fatale néceſſité. Il le ſouhaitaient immortel : &, s'il appartenait à quelques monarques d'être en effet exempt des loix communes, ce ſerait, ſans doute, aux bienfaiteurs de l'humanité. Ce ſerait au Roi le plus cher à ſes peuples, à celui qui ſait le bonheur

de la France, & qui peut ſeul conſoler la Lorraine de tous les princes qu'elle regrette.

Digitized by Google

ELOGE

HISTORIQUE

DE M. LE COMTE

DE CAYLUS.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE HISTORIQUE

DE M. LE COMTE DE CAYLUS,

De l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, de celle de Peinture & Sculpture de Paris, &c.

ANNE-CLAUDE-PHILIPPE DE THUBIERES, DE GRIMOARD, DE PESTELS, DE LEVY, comte de CAYLUS, conſeiller d'honneur au parlement de Toulouſe, naquit à Paris le 31 octobre 1692. Iſſu d'une des plus grandes maiſons du royaume, (*a*) il ajouta aux

(*a*) Sa famille, originaire de Rouergue, remonte bien avant le douzième ſiècle. Jean-Anne, père d'Anne-Claude, fut menin de M. le dauphin, & mourut lieutenant-général des armées du roi en 1705. Il laiſſa deux enfans, celui dont nous faiſons l'éloge; & un autre qui fut fait grand d'Eſpa-

vertus qu'il tenait de ſes ancêtres, des talens & des connaiſſances, qui l'élevèrent au-deſſus d'eux. Quoique nos éloges ne ſoient deſtinés ni à une origine illuſtre, ni à un grand nom, celui de M. de Caylus mérite une exception en faveur du peu de valeur qu'il attachait à ce préſent frivole du haſard. La mort, qui fait évanouir ces chimères pompeuſes, ne reſpecte que le génie & la mémoire des vertus, ſeul cortège qui accompagne les morts célèbres : auſſi ne dirons-nous rien ni de ſa naiſſance, ni de ſon éducation brillante, ni de tout ce qui n'eut pas un rapport direct à ſon mérite perſonnel.

Mouſquetaire au ſortir du collège (*a*), il fit ſa première campagne

---

gne de la première claſſe, chevalier de la toiſon d'or, généraliſſime des armées de Philippe V, & mourut vicetoi de Valence en 1766. Le célèbre Théodore-Agrippa d'Aubigné était biſayeul de Marthe-Marguerite de Valois marquiſe de Villette, leur mère, & madame de Maintenon était leur tante à la mode de Bretagne.

(*a*) Cet éloge, quant aux anecdotes, eſt fait

en 1709; & le roi ne crut pas trop récompenſer ſa valeur en lui donnant des éloges publics & un guidon de gendarmerie. Meſtre de camp d'un régiment de dragons, à la tête duquel il ſe diſtingua en Catalogne en 1711, il courut encore les plus grands dangers au ſiège de Fribourg, en 1713. Sa carrière eut été plus brillante, ſi la guerre eût continué; mais il renonça avec joie à des lauriers glorieux qui auraient coûté des larmes à l'humanité; la paix de Raſtadt, qui fut le terme de la gloire pour tant d'autres guerriers, ne fut pour lui qu'un nouveau moyen d'en acquérir d'une autre eſpèce. Il conſervait depuis l'enfance, une paſſion ſecrette pour les arts; il crut que, pour y faire des progrès, il fallait les connaître, & qu'on ne pouvait bien les connaître qu'en comparant les productions d'un ſiècle à celles d'un autre ſiècle;

d'après celui de M. Lebeau, prononcé à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris.

celles des temps modernes, à celles des temps les plus reculés. Il alla consulter les arts sur leurs ruines ; il parcourut l'Italie & la Grèce, Ephèse, Colophon, & les champs où fut Troye. La distance des lieux, les fatigues du voyage, les brigands, ni la peste, ne l'effrayèrent point. Des voleurs infestaient la Natolie sous un chef redoutable ; M. de Caylus trouva le secret, déguisé en paysan, de se faire escorter par deux de ces brigands ; il se dépouille de tout ce qui pouvait tenter leur avarice, leur promet une récompense lorsqu'ils l'auront ramené, & se livre à leur conduite. Il se fait présenter à leur chef qui lui fournit tout ce dont il a besoin pour son voyage, & lui indique tous les lieux qui recèlent quelques restes de l'antiquité.

Il revint dans sa patrie le 27 février 1717, l'esprit orné des plus grandes connaissances : l'imagination encore échauffée de tout ce que l'aspect des

Digitized by Google

ruines magnifiques qu'il venait de fouiller, lui avait fait concevoir de grand & de ſublime, il ſe livra tout entier à ces arts : il fit ſes amuſemens du deſſin & de la peinture ; la gravure, cet art de traduire les peintres & de multiplier les copies de leurs tableaux, lui devint ſi familière, que peu de graveurs ont laiſſé une œuvre auſſi étendue. Il s'en fit un genre d'écriture qui ſuppléa à la longueur du diſcours ; diction dont le ſtyle n'était pas moins énergique que les deſcriptions les plus préciſes. C'eſt à ce goût pour la gravure que nous devons le recueil des pierres gravées du cabinet du roi, auquel ont auſſi contribué le célèbre Bouchardon pour le deſſin, & M. Mariette pour l'explication des ſujets.

L'académie royale de peinture & de ſculpture le reçut en 1731, en qualité d'honoraire amateur. Il ne ſe contenta pas d'exciter les artiſtes ; il partagea leurs travaux, les dirigea

par ſes conſeils, & les aida de ſa fortune; il n'en retenait pour lui que la moindre partie. Il tâcha de ſe rendre utile aux plus grands peintres. Il avait recueilli dans ſes lectures les plus grands tableaux de la poëſie; il les leur expliqua, & ces explications forment trois excellens ouvrages. Il compoſa les *vies des plus grands peintres & ſculpteurs de l'académie*; enfin, il fonda un prix pour les jeunes éleves, & voulut qu'il fût deſtiné *à celui qui deſſinerait ou modelerait le mieux une tête d'après nature, & exprimerait avec plus d'énergie la paſſion donnée.*

Pietro-Santo-Bartholi avait fait à Rome des deſſins coloriés d'après les peintures antiques. M. le comte de Caylus les fit graver à ſes dépens, & en fit faire une édition dont on ne connaît que trente exemplaires. On a conſervé dans ces gravures toutes les beautés des originaux. Les antiques qu'elles repréſentent ſont celles

Digitized by Google

qu'on a trouvées de notre temps, & que le grand air efface presqu'en sortant des souterreins qui les cachaient. Mignard avait fait, par ordre de M. de Colbert, les dessins des antiquités Romaines que nous avons en France; M. le comte de Caylus se les procura, acheva l'ouvrage & entreprit de les faire graver; il est déjà très-avancé & paraîtra bientôt: les dessins de Mignard sont rendus avec toute leur délicatesse.

Il possédait trop bien l'antiquité, pour que l'académie des inscriptions & belles lettres ne fût point jalouse de se l'attacher: elle se l'associa comme académicien honoraire en 1742; ce titre lui imposa de nouveaux devoirs; il redoubla d'application, & parvint à de nouvelles découvertes. Quelques savans prévenus contre les modernes, soutiennent que nous devons toutes les inventions dont nous nous glorifions aux anciens. Il se peut qu'ils nous aient devancé dans

toutes nos découvertes; mais la plupart des arts, tombés dans l'oubli, nous laiſſaient, à bien des égards, dans la même ignorance que ſi les anciens n'euſſent rien découvert: nous regardions même ce que nous en trouvions dans les fragmens des anciens auteurs, comme des chimères qu'il était impoſſible de réaliſer. Les progrès que nous avons fait dans les ſçiences, nous ont enfin conduits aux mêmes inventions. Alors ces mêmes auteurs, que nous regardions peut être comme des impoſteurs, ſont devenus très-intelligibles pour nous; mais, parce que les anciens avaient fait plutôt que nous, des découvertes que nous ne ſoupçonnions point, & dont ils ne nous avaient laiſſé aucune deſcription, il ne faut pas conclure que les modernes n'ont rien découvert (a):

(a) C'eſt le ſyſtême de M. Dutens. On peut ajouter à cette preuve ce qu'on a dit au ſujet des découvertes anciennes & modernes, dans le journal encyclopédique du 15 novembre 1766.

Digitized by Google

M. de Caylus eſt une preuve de la fauſſeté de cette conſéquence. Pline avait parlé de la peinture encauſtique des anciens ; mais on regardait ce paſſage comme une énigme, & ce ſecret avait été impénétrable pour tous les ſavans. M. de Caylus chercha à l'expliquer par l'expérience ; il s'aſſocia pour ce travail un habile chymiſte ; & enfin il réuſſit à découvrir ce qu'il était impoſſible d'expliquer ; il unit la cire avec les couleurs, & la rendit aſſez fluide pour pouvoir la ſubſtituer à l'huile, & rendre par ce moyen la peinture inaltérable.

Les progrès du jour l'excitaient anx progrès du lendemain. Les recueils de l'académie des inſcriptions contiennent plus de quarante diſſertations qu'il y a lues, dans leſquelles il montre l'érudition la plus profonde. La critique ſe contente de relever les fautes des artiſtes quand les ouvrages ſont finis; M. de Caylus s'eſt toujours attaché à les prévenir :

il ne se contenta pas de simples exhortations pour engager les jeunes gens à l'étude, il leur proposa des récompenses. Il avait remarqué un défaut essentiel dans les meilleurs ouvrages, c'est l'ignorance du costume : il fonda un prix de 500 livres pour une dissertation dans laquelle *on expliquerait les usages anciens d'après les monumens.*

N'être savant que pour soi, c'est l'être en pure perte. M. le comte de Caylus avait fait toute sa vie sa principale étude de l'antiquité : il avait rassemblé une quantité innombrable de morceaux antiques ; il voulut que le public en jouît. Il les fit dessiner & graver sous ses yeux, & y ajusta des explications & des notes très-savantes. Il joignit aux morceaux qu'il possédait, tous ceux dont il put se procurer la connaissance. Les académies étrangères ambitionnaient de l'avoir pour associé ; des inconnus, sur sa réputation, s'empressaient de lui of-

Digitized by Google

frir des morceaux antiques dont ils se privaient.

Son amour pour les arts était secondé par un tempérament fort & robuste, & il joignait à ses talens les qualités les plus estimables dans la société. L'enjouement & la gayeté l'accompagnaient par-tout. Sa bonne humeur était aussi inaltérable que sa philosophie. Après avoir joui toute sa vie de la meilleure santé, un dépôt se forma sur une de ses jambes; il n'en ressentit d'autre chagrin que celui de se voir forcé de mettre des bornes à ses travaux : il était tranquille au milieu des opérations les plus cruelles. Dans un état de langueur & de dépérissement, il se faisait porter à l'académie des inscriptions & à celle de peinture; il y était encore huit jours avant sa mort. Il acheva d'expirer le 5 septembre 1765.

M. le comte de Caylus est un des hommes qui se sont le plus distingués dans la classe de ceux qu'on appelle

Digitized by Google

amateurs. Souvent il fut digne d'éclairer les plus grands artiſtes ; mais, comme le bien eſt toujours mêlé de quelques inconvéniens, il ſerait à craindre que, ſéduits par ſon exemple, des amateurs moins favoriſés que lui par la nature, ne s'arrogeaſſent ſur les artiſtes, ſous une apparence faſtueuſe de protection, une ſorte d'empire qui dégénèrerait en tyrannie. Les arts ne veulent être ni humiliés par les dehors d'une protection inſolente, ni aſſervis ſous l'autorité des prétendus connaiſſeurs. Le génie rampe toutes les fois qu'il n'a pas la liberté de s'élever ; & en France, ſur-tout, où chaque ſociété n'eſt que trop portée à s'ériger en tribunal ſouverain du goût & des bienſéances, on ne voit peut-être que trop de ces importans :

Se croyant une cour & des admirateurs ;
Pour le malheur des arts devenus protecteurs.

ÉLOGE
DE
M. VILLARET.

Digitized by Google

ELOGE
HISTORIQUE
DE M. VILARET,
HISTORIEN.

M. VILLARET, mort à Paris dans le mois de février 1766, était né dans cette ville, d'une famille honnête. Ses parens l'avaient destiné au barreau : son goût naturel pour les lettres, lui rendit l'étude des loix pénible & difficile : il obéit ; mais il ne put s'empêcher, malgré l'austérité de la profession à laquelle il se préparait, de donner au public un roman qui se ressentait de la gêne où il était en le composant. Dès qu'il fut libre, il s'abandonna au goût qui le dominait : il se sentit un attrait invincible pour la poësie, & il se crut poëte.

Digitized by Google

Ce genre de préſomption eſt aſſez ordinaire aux jeunes gens qui cultivent les lettres. La poëſie eſt ſi analogue à leur imagination, qu'ils prennent pour génie, la chaleur que leur inſpire & leur communique la lecture des poëtes. Ils y trouvent des peintures ſi naïves & ſi reſſemblantes; des traits ſublimes, mais ſi naturels; des caractères ſi bien deſſinés, un ſtyle ſi facile, en un mot le vrai beau eſt ſi ſimple, que leur imagination ſéduite & bouillante croit aiſément pouvoir atteindre au même eſſor: car, ſi l'ame ſe reſſemble dans tous les hommes, s'ils ne diffèrent que par les organes, l'impulſion du génie d'Homère doit ſe faire ſentir également à tous ceux qui ſont en état de ſaiſir les beautés de l'Iliade. Et quelles impreſſions, le feu dont les écrits des grands poëtes ſont embrâſés, ne doit-il pas faire ſur des ames ſenſibles, ſur des eſprits étincelans du feu de la jeuneſſe, ſur une imagination riante qui court au dé-

vant de la ſéduction ! Mais, comme leur goût n'eſt pas encore formé, ils ſe font illuſion ſur leurs premiers eſſais ; & malheur à eux, ſi des circonſtances trop favorables leur procurent des ſuccès avant qu'ils ſoient à portée de connaître ſi en effet ils les méritent.

Mais, de tous les genres de poëſie, le genre dramatique eſt celui qui promet aux jeunes poëtes la carrière la plus glorieuſe ; M. Villaret tourna ſes vues de ce côté. Mais, plus ſage qu'ils ne le ſont communément, il n'oſa pas ſe préſenter ſeul dans le cirque. Il s'aſſocia avec M. d'Aucourt, depuis fermier général, & avec M. Bret, dont le talent pour le genre comique commençait à percer : ils firent enſemble pour le théâtre Français une comédie, qui eut le ſort de preſque tous les ouvrages faits en ſociété. M. Villaret ne fut pas découragé ; il allait tenter de nouveaux eſſais ; mais le dérangement des affaires de ſa famille, l'obligea d'y renoncer. Avec le ta-

lent de la poëſie, la nature trop prodigue lui avait donné celui de la déclamation. Il voulut le faire ſervir à ſa fortune. Né avec les ſentimens les plus honnêtes, il eut bien des combats à eſſuyer avant que d'embraſſer une profeſſion qui n'eſt pas exempte, en France, d'une ſorte d'ignominie : en vain l'exemple de nos voiſins ſemblait-il le juſtifier; il eut préféré l'indigence & les préjugés aux remords. Mais la paſſion qu'il conçut pour une jeune actrice, à laquelle il trouva de grandes diſpoſitions pour la déclamation, le détermina à ſe faire comédien. Il ne réuſſit que trop dans ce nouvel état; ſes ſuccès en province & à la cour, lui donnèrent une célébrité, dont il rougit; il quitta le théâtre en 1756; il y avait cultivé les lettres; & ſon goût, en s'épurant, lui avait fait découvrir ſon véritable talent.

L'art d'écrire l'hiſtoire a plus de rapport qu'on ne penſe avec la poëſie dramatique. Le poëte ne met à la

vérité

vérité ſous les yeux du ſpectateur, qu'un ſeul évènement qu'il eſt encore obligé de reſſerrer dans des bornes très-étroites; mais comme l'hiſtorien, il eſt obligé d'entrer dans tous les détails de la politique, de trouver des moyens, de diſcuter des intérêts, de faire parler ſes acteurs conformément à leur caractère, à leurs paſſions, à leur génie. L'Horace de Corneille eſt celui de TiteLive; le Néron de Racine eſt celui de Tacite. Je ſais qu'on a dit de l'un qu'il avait peint les hommes tels qu'ils devraient être, & de l'autre qu'il les avait peints tels qu'ils ſont; diſtinction frivole. Un poëte tragique ne rendra jamais bien les hommes, tels qu'ils devraient être, que lorſqu'il repréſentera ſes principaux perſonnages, tels qu'ils ont été. En un mot, le héros de la tragédie ne peut jamais être que le héros de l'hiſtoire; & même dans les ſujets feints, ce ſerait une faute impardonnable, ſi les mœurs des perſonnages étaient

différentes de celles des pays où se passe la scène. M. Villaret est une preuve que ces deux genres ne diffèrent entre eux que par le plan & par la diction : son histoire offre la même profondeur de vues, & la même vérité dans les sentimens. Comme dans la bonne tragédie, la morale, dans son histoire, est fondue dans l'action ; & les maximes en sont bannies lorsqu'elles ne résultent pas naturellement des faits.

M. Villaret, après son retour à Paris, entreprit de continuer l'histoire de notre monarchie, que la mort de l'abbé de Veli faisait désespérer de voir finir; on craignait du moins qu'elle ne fût mal continuée. C'est assez le sort des ouvrages qui demeurent imparfaits ; mais lorsque les premiers volumes de la continuation eurent paru ; la plus grande partie des lecteurs crut qu'ils étaient du même historien, & que M. de Villaret n'en était que l'éditeur. Les libraires qui

Digitized by Google

avaient entrepris l'édition, triplèrent le prix des honoraires qu'ils lui avaient promis; on créa exprès pour lui une place de secrétaire général des ducs & pairs, & la France se félicitait enfin d'avoir un historien, également éloigné de la sécheresse de Mezerai & de la stérile abondance de Daniel. On convient cependant avec les personnes d'un goût sévère que cet auteur s'est un peu trop livré à l'esprit de système, dans quelque partie de son histoire, & que son style est moins exempt de déclamation, que celui de son prédécesseur.

M. Villaret se livrait tout entier aux recherches & à la composition de son ouvrage. Il était parvenu aux temps les plus féconds en événemens, à ces époques fatales & peut-être nécessaires dans la destinée des états, où l'ordre politique, pour établir les gouvernemens sur une base fixe & permanente, ébranle leur équilibre par des secousses violentes

Digitized by Google

qui s'appaiſant enſuite peu à peu, font naître le calme, l'abondance & les arts, du ſein du trouble & de la deſtruction. Il en était au 17me. volume, lorſqu'une mort preſque ſoudaine l'enleva à la république des lettres. Il avait une rétention d'urine qui l'obligeait ſouvent à ſe faire ſonder: malheureuſement un jour, preſſé par la douleur, il voulut faire lui même cette opération; ſoit que l'inſtrument dont il ſe ſervit ne fut point propre à cet uſage, ſoit qu'il ne la fit pas avec aſſez d'adreſſe, il ſe bleſſa. L'inflamation fit des progrès rapides; & trois jours après, toutes les reſſources de l'art devinrent inutiles. M. Garnier, de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, a été chargé de continuer l'hiſtoire de France. Le public attend avec empreſſement cette ſeconde continuation

ÉLOGE

DE MONSIEUR

DE JULLIENNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE*

DE MONSIEUR DE JULLIENNE,

Chevalier de l'ordre de saint Michel, & amateur honoraire de l'académie royale de peinture & d'architecture.

JEAN DE JULLIENNE, né à Paris le 29 novembre 1686, reçut de la nature un goût sûr & décidé pour la peinture, la gravure, & la sculpture. Ses essais dans les deux premiers genres, enfans du loisir que lui laissaient ses autres études, prouvent encore qu'il en eût poussé loin la pratique, & donnent raison de l'intelligence & du goût qu'il y acquit, & qui augmentèrent toujours en lui jusqu'aux derniers momens de sa vie.

(a) Cet éloge nous a été fourni par M. de M... respectable ami de M. de Jullienne.

Ses liaisons avec les artistes du premier ordre de son temps, fortifièrent & augmentèrent bientôt ses connaissances. Il fut l'ami intime du fameux Wateau; & l'on sait que le public est redevable à ses sentimens, des soins infinis qu'il se donna pour procurer par le burin à cet illustre artiste l'espèce d'immortalité (*a*) que peut espérer la peinture. Son cœur s'attendrissait encore en se rappellant la mort funeste d'un autre artiste, qui, comme Wateau, avait dans le même temps partagé son admiration & son amitié. Il dût sans doute à la connaissance de ce dernier le morceau précieux dont le roi a bien voulu accepter le legs, en approuvant le motif de la permis-

(*a*) M. de Jullienne a fait graver l'œuvre de Wateau. Elle fut regardée en 1741 par Méhémet Effendi ambassadeur de la Porte, à qui il en présenta un exemplaire lorsqu'il vint voir ses cabinets, comme un présent digne d'être offert par lui-même au grand Seigneur.

Digitized by Google

ſion qu'il lui demandait de le lui faire (*a*).

Son application, ſon goût, une longue ſuite de ſoins, de recherches & d'expériences, l'avait rendu poſſeſſeur d'une des plus belles, des plus riches, & des plus agréables collections qui exiſte en Europe. Trop connue pour que nous entrions ici dans un plus grand détail à ſon égard, elle va l'être encore plus par le catalogue raiſonné qu'on en va donner au public, & par la vente que nous en annonçons à regret, en penſant que tant de morceaux précieux vont être diſperſés, & peut-être ſortir à jamais de la capitale, dont ils ont fait long-temps un des principaux ornemens.

(*a*) Cette clauſe de ſon teſtament eſt conçue en ces termes :

Je ſupplie le Roi de vouloir bien accepter le don & legs, que je prends la liberté de faire à ſa majeſté, de l'eſquiſſe du plafond de M. le Moyne, cette eſquiſſe eſt l'original même de ce précieux ouvrage, & peut ſervir à la reſtauration d'une des belles choſes que poſſède le roi.

Digitized by Google

Tant d'amour pour les arts méritait sans doute un retour de leur part ; & en effet, le 31 décembre 1739, l'académie royale de peinture & d'architecture le nomma unanimement conseiller honoraire & amateur, & chargea deux de ses membres de lui en faire part au nom de la compagnie. Mais bien loin de penser qu'on n'eût fait que lui rendre justice, il chercha toujours, &, si on l'ose dire, par-de-là lui-même (*a*), à mériter un titre que ses goûts lui rendaient infiniment précieux. Les journaux ont rendu compte avec éloge d'une marque d'attachement qu'il avait donnée à l'académie en 1764, en fondant une certaine quantité de jettons pour être distribués aux premières séances du mois dans les assemblées de ce corps. D'un côté de ces jettons se

(*a*) Par un article de son testament, il laisse à l'académie les portraits peints par eux-mêmes de deux célèbres peintres de cette même académie, M. de Troye & M. de l'Argilière.

Digitized by Google

voit le buſte du roi, & de l'autre la peinture & la ſculpture, ſe tenant par la main avec cette inſcription :

Amicæ quamvis emulæ,
amies quoique rivales. Mais en vain le but de cet ouvrage m'impoſe, pour ainſi dire, l'obligation de ne préſenter ici cet amateur éclairé que ſous le point de vue relatif aux beaux arts qu'il a toujours chéris & cultivés ; mon cœur ſe refuſe à cette dure néceſſité, & ma plume coule d'elle-même pour peindre encore, d'après lui, l'honnête homme & le bon citoyen, après avoir parlé de l'homme de mérite.

Une complexion naturellement aſſez faible avait été réparée chez M. de Jullienne par des mœurs ſages, honnêtes & tranquilles ; un exercice pris dans la nature, c'eſt-à-dire, une vie continuellement active, mais uniforme, lui avait formé un tempérament décidé, qui l'a conduit, ſans aucune eſpèce de maladie, juſqu'à un

âge fort avancé. On l'a vu, juſqu'à ſoixante & dix-huit ans, ſe lever, à ſon ordinaire, à cinq heures du matin, même en hiver, & reſter juſqu'à midi ſans feu, animé du zèle de veiller à ſes affaires qui demandaient ſa préſence dans toutes les parties de ſa maiſon, & recréé ſeulement par la vue de ſes cabinets où ſon goût le rappellait ſans ceſſe ; là, par d'heureux changemens, il plaçait dans un nouveau jour des morceaux précieux que la multiplicité des objets avait juſques-là empêché de paraître : plaiſir innocent, mais toujours renouvellé, dont il a joui juſqu'au dernier moment de ſa vie. On l'a vu s'y faire promener, encore, ſans feu, pendant deux heures, dans la plus grande rigueur de l'hiver de 1765, âgé de près de 80 ans.

Un caractère doux, honnête, obligeant, & des lumières dans plus d'un genre, lui avaient procuré, en différens temps, des protecteurs & des amis

du premier ordre. M. Fagon, Conſeiller d'état, lui avait ſouvent donné des marques de ſa bienveillance, & M. de Chauvelin, ancien garde des ſceaux, qu'il n'a ceſſé de cultiver juſqu'à la fin de ſa vie, en avait toujours fait une eſtime particulière, dont il lui avait donné des preuves toutes les fois que l'occaſion s'en était préſentée. Ses vues pour le bien public, ſes talens, & l'uſage qu'il en faiſait, lui ont mérité de la part des miniſtres, des lettres ſans nombre remplies des éloges les plus flatteurs, & même des diſtinctions de la part du monarque.

Sa probité, ſa facilité en affaires, & ſon affabilité lui ont auſſi mérité l'eſtime générale, & valu les regrets du public. Il était le père des pauvres: & c'eſt ainſi qu'ils le nommèrent eux-mêmes d'une voix unanime, lorſque ſur la fin de 1765, ramené dans ſa voiture en toute diligence, accablé d'une eſpèce d'attaque d'apo-

plexie, on crut quelques inſtans qu'il en était devenu la victime : Nous avons perdu notre père, s'écriaient-ils, le père des pauvres eſt mort, diſait le peuple ; & ſa porte juſqu'à la nuit fut aſſiégée d'une affluence de monde.

Saint Hyppolite, ſa paroiſſe, s'eſt également reſſentie de ſon zèle pour la religion. La décoration de cette maiſon du Seigneur, eſt due en très-grande partie à la piété de M. de Jullienne. Mais qu'il me ſoit permis de le conſidérer encore dans ſa vie privée : ces momens ſont ſouvent l'écueil de la réputation des plus grands hommes ; ils formeront ici, au contraire, une partie eſſentielle de l'éloge de M. de Jullienne.

Les étrangers & les nationnaux conſerveront à jamais le ſouvenir de ſon urbanité & de ſa politeſſe. Il n'ouvrait la bouche que pour dire des choſes agréables ; & l'on pourrait preſque lui reprocher qu'il s'en était fait une trop douce habitu-

Digitized by Google

de. A moins de le connaître à fond, on aurait pu l'accuſer en quelque ſorte de trop confondre ſes amis avec les plus indifférens. Les deux dernières années de ſa vie, ſur-tout dans un âge, & dans un état où il eut été tout ſimple que la maladie, & les infirmités, lui euſſent donné l'humeur & la triſteſſe qu'elles ont coutume de traîner après elles, il avait au contraire redoublé de ſenſibilité & d'expreſſions flatteuſes, dont il avoit dans l'eſprit une tournure toute particulière.

Enfin, après huit jours d'une fièvre aigue, précédée d'une paralyſie où il était tombé depuis plus d'un an, mais qui lui a laiſſé juſqu'à ſa mort, auſſi douce que l'avait été ſa vie, toute la liberté de ſon eſprit, & la ſenſibilité de ſon cœur, nous avons perdu le 20 mars 1766, cet amateur éclairé des talens, ce citoyen utile & vertueux. Il n'a laiſſé de ſon nom qu'une femme

d'une piété rare & exemplaire, & une belle-fille, dont (ſuivant les termes de ſon teſtament) l'eſprit & les ſentimens ont infiniment contribué au bonheur de ſa vie.

Digitized by Google

ELOGE
DE
MONSIEUR AVED.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE
HISTORIQUE
DE
MONSIEUR AVED;
PEINTRE DU ROI.

JACQUES-ANDRÉ-JOSEPH AVED; né à Douai, le 12 janvier 1702, mort à Paris, le 4 mars 1766, était fils de Jean-Baptiſte Aved, docteur en médecine de la faculté de Louvain. Il reſta orphelin dès l'enfance. Les eſtampes du célèbre Bernard Picard, frappèrent ſa vue, & décélèrent ſon goût pour la peinture. Le beau frère du jeune Aved, capitaine dans les gardes Hollandaiſes, l'avait pris chez lui, à Amſterdam : il avait ſoin de ſon éducation & le deſtinait au métier des armes ; il lui donna pour maître

de deſſein ce même Bernard Picard. Le jeune élève, qui ne s'attendait peut-être pas à cette bonne fortune, ſurpaſſa bientôt les eſpérances de ſon maître, & combla les vœux du capitaine, qui compta l'envoyer à ſa deſtination plûtôt qu'il n'aurait oſé s'y attendre. Mais, le jeune Aved avait formé d'autres projets. Entrainé par ſon goût, il parcourut la Flandres, non en militaire, qui ne compte pour rien les plus rians payſages, s'il n'y voit des ſituations propres à camper, à ranger une armée en bataille, ou à faire marcher une armée ſur pluſieurs colonnes ; mais, en obſervateur qui étudie la nature, pour l'imiter & pour l'embellir encore. Il était dans un pays parſémé de chefs-d'œuvre de peinture ; il admira les excellens morceaux de l'école Flamande & Hollandaiſe. La marque la plus infaillible du génie, c'eſt lorſque l'ame élevée par la majeſté impoſante des plus belles productions des arts, s'en-

flame à leur aſpect & ne ſe décourage pas. Aved ſe trouva dans cette heureuſe ſituation; mais, l'étude des tableaux des grands maîtres, quelque eſſor qu'elle donne au génie, ne ſuffit pas pour apprendre à les imiter. Il vint à Paris en 1721, puiſer dans les leçons des meilleurs artiſtes, les principes dont il avait beſoin. Il entra chez M. le Bel, de l'académie royale de peinture : il eut pour amis Mrs. Carle-Vanloo, Boucher, Chardin & Dumont-le-Romain, jeunes élèves comme lui. Ils le devancèrent & l'attirèrent à l'académie; il n'avait que 27 ans, lorſqu'il y fût agréé en 1729. Il fût reçu en 1734; ſa réputation s'étendit: & l'ambaſſadeur de la Porte, Méhémet-Effendi, voulant offrir ſon portrait à S. M., choiſit M. Aved comme le meilleur peintre. Le portrait fût agréé du Roi, admiré du public, & placé depuis au château de Choiſy, dans la ſalle des gardes. Le ſuccès qu'eut ce tableau lui procura

Digitized by Google

bientôt après l'honneur de peindre le Roi lui-même, qui l'avait fait appeller à la cour.

M. Aved avait le ſecret ſi rare de rendre dans ſes portraits, non ſeulement la figure, mais encore le génie, le caractère, les talens, les habitudes de la perſonne qu'il peignait. Ni la poſition, ni la draperie, ni aucun détail acceſſoire, n'étaient arbitraires; tout ce qui paraît le plus indifférent aux peintres même accrédités, était eſſentiel pour M. Aved; tout concourait à la reſſemblance & à l'effet principal. Cachez la tête de ſes figures, en voyant le reſte du tableau, vous ne direz pas c'eſt un tel; mais, cet homme a telles paſſions, telles mœurs, tels défauts, telles vertus*. Ce talent ne parait pas compatible avec la correction qu'il mettait dans ſes ou-

* Malgré ſes incorrections, M. de Carmontel qui s'eſt fait un amuſement du deſſin excellé dans cette partie. Tout eſt viſage, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, dans ſes ſingulières eſquiſſes.

Digitized by Google

vrages ; car, quand l'objet eſt naturellement difforme, il ſemble que la correction doive faire manquer la reſſemblance : M. Aved ſavait mettre d'accord, l'art & la nature.

Quoiqu'il en fût autant que les plus habiles de ſes confrères, il ne ceſſa jamais d'étudier. Il n'y avait pas de cabinet en France, dans la Hollande & dans la Flandre qu'il n'eût vu ; point de peintre un peu célèbre dont il ne connût la manière. Son cabinet était un des plus curieux de Paris, & ſa collection une des plus précieuſes.

A tant de belles qualités il joignait la phyſionomie la plus heureuſe ; il était d'un caractère franc & généreux ; il a fait tout le bien que ſa fortune lui a permis de faire. Doux & complaiſant dans la ſociété, aimable dans la converſation, reſpectable dans ſon domeſtique, il fût honoré du public, chéri de ſes amis, adoré de ſa famille ; il ne connut ni la haine ni l'envie ; le ciel pour

Digitized by Google

ne pas troubler le calme d'une vie si douce, la termina par une attaque d'apoplexie & de paralysie, à l'âge de 64 ans. Ses amis, ceux du rang le plus élevé, ses confrères, ses rivaux partagent avec sa veuve & ses deux fils *, les regrets de sa perte. **

* Sa veuve est Anne-Charlotte Gaultier de Loiserolle, fille d'un ancien capitaine au régiment de Rouergue. De ses fils, l'un est maître des eaux & forêts de Chaumont en Bassigny, & l'autre est avocat au parlement.

** Ses principaux ouvrages sont le portrait du Roi, celui de Said-Pacha Méhémet Effendi. Celui du célèbre Rousseau, qui lui adressa à ce sujet des vers dignes de ces deux grands hommes. Les portraits de mesdames Crozat, Dupleix, Saint-Maure. Ceux du feu Stadhouder, de M. le maréchal de Maillebois, de M. le duc de Chevreuse, de M. le comte du Luc, de M. le marquis de Mirabeau, du savant abbé Capperonnier, de Crebillon le père, & le portrait en pied de M. le maréchal de Clermont-Tonnerre.

ELOGE

ÉLOGE

DE MONSIEUR

DOULCET.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE
DE
M. DOULCET,
AVOCAT AU PARLEMENT DE PARIS, *

Par M. HOCHEREAU, *Avocat au même Parlement.*

LA famille de M. Doulcet, ne nous ayant fourni aucun mémoire pour son éloge historique, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que de transcrire ici l'éloge que son confrère prononça au bailliage de l'église de Paris, dont M. Doulcet occupait le siége. M. Cellier avocat, l'ayant remplacé, M. Hochereau, chargé de la première cause qui se plaidait au moment de l'installation, commença ainsi son plaidoyer.

* Mort vers le commencement de 1766.

Digitized by Google

» Celui que je défends, toucherait » ſans doute au moment heureux de » rentrer dans l'héritage de ſes pères, » ſi les portes de ce temple où il in- » voquait la protection de la juſtice, » ne s'étaient fermées tout-à-coup.

» La douleur des magiſtrats, les » regrets du public, les larmes & la » déſolation du barreau, ont annonçé » dans un même moment, la perte » ſubite du juriſconſulte vertueux qui » préſidait à cette audience. C'eſt » dans ce lieu, tant de fois témoin de » ſa ſageſſe & de l'intégrité de ſes ju- » gemens, que nos cœurs devraient » donner à ſa mémoire, les témoigna- » ges les plus éclatans de reſpect & de » reconnaiſſance. Mais quel homma- » ge pourraient lui offrir mes faibles » talens ? Des voix plus fortes & plus » dignes de lui, ont déjà fait retentir » ſon éloge, ſous les voutes ſacrées » des premiers temples de la juſtice, » qui retentirent ſi ſouvent de ſa voix. » Déjà ſon nom a été placé auprès de

» ces noms chers au barreau, que les
» talens ont consacrés à l'immortalité.
» Eh! que puis-je faire, messieurs,
» qu'arroser de mes larmes, les fleurs
» semées sur son tombeau?

» Les magistrats trouvaient en lui
» le savant le plus profond, le dialec-
» ticien le plus sûr, & toujours l'ami
» de la vérité. Par la force & la jus-
» tesse de ses raisonnemens, il les con-
» duisait de conséquence en consé-
» quence, au but de la loi, & leur en
» faisait saisir le véritable esprit. Dans
» le détail même de ces discussions
» domestiques qui exigent si souvent
» la peinture des déréglemens du cœur
» & de l'esprit, & le développement
» des passions, il conservait le langa-
» ge de la modération & de la sagesse.
» Tout se purifiait dans sa bouche &
» l'intérêt qu'il défendait ne perdait
» rien de ses forces. Ministre intègre
» de la justice, il ne portait rien sur
» ses autels qui ne fut digne de lui
» être présenté.

» Le public ſe ſouviendra long-
» temps des ſecours qu'il en a reçus.
» Les grands talens ſe croyent natu-
» rellement conſervés pour les grands
» objets : le ſage que nous pleurons
» ſavait que la chaumière & le champ
» du laboureur, ne leur ſont pas moins
» précieux, que pour le riche & le
» puiſſant, ſes palais ſomptueux &
» ſes vaſtes domaines. Il ſavait qu'ils
» ſont tous également enfans de l'état,
» dès qu'ils ſont citoyens; qu'ils ſont
» frères dès qu'ils ſont hommes. Le
» plus malheureux, le plus opprimé
» avait les premiers droits, à ſon
» zèle.

» Mais quelle perte pour le bar-
» reau! quel exemple nous avions au
» milieu de nous! on dirait que
» Quintilien, ce grand maître de l'é-
» loquence, l'avait eu pour modèle,
» lorſqu'il traçait les devoirs de l'hom-
» me deſtiné au barreau. *

* *Oratorem autem inſtituimus illum, perfectum quo*

» Sa philoſophie religieuſe n'était » point l'effet du ſyſtême. Toute ſa » conduite retraçait dans ce ſiécle de » frivolité & de luxe, des mœurs » antiques & une ſimplicité touchan- » te. L'honneteté, la probité, la can- » deur faiſait, pour ainſi dire, le fond » de ſon ame. La plûpart de ceux » qui m'entendent ont été témoins de » cette affabilité qu'il conſervait ſous » le poid des affaires, de ſa déférence » pour ſes égaux dans la carrière du » barreau, de ſon empreſſement à » aider, à ſoutenir les talens naiſſans; » de ſa modeſtie ſurtout, cette qua- » lité qui ſe trouve ſi rarement unie » aux grands talens, & dont ils reçoi- » vent cependant tant d'éclat. On » l'eût caractériſé par ce ſeul mot qui » rappellait en même temps l'idée de » ſes vertus & de ſes lumières; *l'hom-* » *me modeſte.*

---

eſſe, niſi vir bonus, non poteſt; ideoque non dicendi modo eximiam in eo facultatem, ſed omnes animi virtutes exigimus (Quint. inſt. orat. prœm lib. 1 § 2.)

» Eſt-il étonnant que tant de ver-
» tus inſpiraſſent l'eſtime, le reſpect,
» la confiance à ceux mêmes contre
» leſquels il exerçait ſes talens avec
» le plus d'avantage ?

» J'aurais dû m'attacher peut-être à
» préſenter ici cet homme célèbre
» comme juge, plûtôt que comme
» juriſconſulte & comme orateur ;
» mais, celui qui connaiſſait ſi pro-
» fondément les loix, qui joignait à
» un eſprit ſi droit une ame pure, qui
» préparaît ſi ſouvent & avec tant de
» ſuccès les oracles de la juſtice, n'é-
» tait-il pas digne de les prononcer ?

Digitized by Google

ÉLOGE
DE MONSIEUR
DE MÉHÉGAN.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE
HISTORIQUE
DE MONSIEUR
DE MÉHÉGAN

GUILLAUME ALEXANDRE DE MÉHÉGAN, naquit en 1721, à la Salle en Cévenes. Il était fils de Jacques de Méhégan, écuyer, chevalier, baronnet d'Angleterre, commandant pour le roi à la Salle, & de Milady Eliſabeth Ruſſel, tous deux iſſus de familles très-nobles & très-anciennes d'Irlande.

Leurs ancêtres s'étaient toujours dévoués au parti des Stuards; leurs deſcendans ſuivirent cet exemple, & vinrent ſe réfugier en France, lorſque Jacques II lui-même y vint chercher un aſyle. Ils ſe conſacrèrent au ſer-

Peu de temps après il fit paraître un ouvrage intitulé : *l'Origine des Guèbres*, ou *la Religion naturelle mise en action.* Ce livre tient peut-être un peu trop à ce caractère de hardieſſe, que l'on reproche aux productions philoſophiques de notre ſiècle ; il eſt devenu très-rare.

En 1755, il donna des Conſidérations ſur les révolutions des arts, & un petit volume de pièces fugitives en vers. Ce recueil de pièces fugitives offre un nouvel exemple des limites qui ſéparent en effet, les arts qui paraiſſent ſe rapprocher le plus, tels que l'éloquence & la poëſie. L'élégance ſi familière à M. de Méhégan, même dans ſa converſation, ne ſe retrouve point dans ſes vers, quoique dans le nombre il y en ait qui méritent d'être diſtingués. Il était né pour la proſe, & ſon goût ne tarda pas à l'y ramener.

Il fit paraître, en 1756, les mémoires de la marquiſe de Terville &

les lettres d'Aſpaſie. Le ſtyle de ces lettres & de ces mémoires paraît un peu trop apprêté, & c'eſt en général le défaut dont M. de Méhégan avait le plus à ſe défendre. Il avait une nature qui reſſemblait à l'art, juſques dans le ſon de ſa voix. Il était, ſi on l'oſe dire, trop concerté, trop arrangé, & du nombre de ces hommes que Pline caractériſe par une image, & qu'il appelle *totos de pixide* (*a*).

Il avait cultivé l'éloquence dès ſa première jeuneſſe, & il eſt difficile, à cet âge, de ſe garantir de la ſéduction des fleurs. La richeſſe de l'élocution, l'harmonie, les figures brillantes, appartiennent également au rétheur & à l'orateur. La jeuneſſe inattentive n'eſt frappée que de cette conformité apparente qu'elle remarque entre eux, & ne peut appercevoir ce qui les diſtingue. Il faut pen-

(*a*) Nous avons conſervé le ſens de cette expreſſion dans notre langue : *qui ont l'air de ſortir d'une boîte*.

ſer ſoi-même pour être à portée de ſentir que la véritable éloquence ne peut être fondée que ſur de grandes idées ; que ſi elle s'embellit quelquefois des traits de l'imagination, il faut que celle-ci ſoit toujours tempérée par le jugement, & ſubordonnée au fond des choſes ; qu'enfin ſi elle ne reprouve pas les ornemens, elle ne les affecte jamais.

Le ſtyle de M. de Méhégan devait mûrir, & mûrit en effet avec l'âge. Il donna, en 1759, *l'origine, les progrès, & la décadence de l'idolâtrie*, production où cette maturité eſt déjà ſenſible. Elle l'eſt davantage encore dans ſon *tableau de l'hiſtoire moderne*, imprimé en trois volumes, en 1766. Il mourut le 23 janvier de la même année avant que ce livre parut. Ce dernier ouvrage a eu beaucoup de ſuccès, & il en eſt digne.

M. de Méhégan avait la paſſion des ames nobles pour la gloire ; mais il l'aimait avec un peu trop de ſenſi-

Digitized by Google

bilité. Il eut la faibleſſe de répondre ſérieuſement aux critiques groſſières d'un journaliſte qu'il aurait humilié par ſon ſilence.

On eſt redevable d'une partie de ces anecdotes ſur M. de Méhégan, à madame ſa femme (*a*), qui par les graces de ſon eſprit, était bien digne du tendre attachement qu'il lui conſerva toute ſa vie.

(*a*) Madame de Méhégan a eu part à de très-bons articles fournis par M. ſon mari au journal encyclopédique. Elle a la voix fort agréable, ſait la muſique, le deſſin, la géographie, & poſsède toute la delicateſſe de notre langue. Elle a un caractère d'écriture qui ferait honneur à un maître. Elle mérite d'inſpirer l'intérêt le plus vif, & par elle-même, & par la mémoire honorable de feu M. de Méhégan.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE MONSIEUR

SERVANDONI.

Digitized by Google

ÉLOGE
DE MONSIEUR
SERVANDONI.

JEAN-NICOLAS SERVANDONI, né à Elorence le 2 mai 1695, s'eſt ſignalé par ſon grand goût d'architecture, & a travaillé dans preſque toute l'Europe. Il avait pour la décoration, les fêtes & les bâtimens, un génie plein d'élévation & de nobleſſe, tel enfin que les princes ſeuls pouvaient dignement l'employer. Si ce rare mérite eſt un avantage, il en réſulte des inconvéniens. Un architecte à grandes idées, fait rarement fortune, s'il n'eſt placé dans des circonſtances heureuſes. Il faut que des rois, ou des hommes puiſſans, projettent de magnifiques édifices, qui permettent au génie de l'artiſte de ſe développer tout

Digitized by Google

entier; ſinon, les talens de l'architecte riſquent de demeurer inconnus.

La réputation de M. Servandoni ſe répandit d'aſſez bonne heure pour le garantir de cette diſgrace. En Portugal, il fut décoré de l'ordre royal de Chriſt. En France, il eut l'honneur d'être architecte, peintre & décorateur du roi, & membre des académies établies pour ces différens arts. Il eut les mêmes qualités auprès des rois d'Angleterre, d'Eſpagne, de Pologne, & du duc regnant de Wirtemberg. Malgré ces avantages, il n'a pas laiſſé de richeſſes, parce qu'il ne connut jamais la néceſſité de l'œconomie. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766.

La liſte de ſes ouvrages eſt le plus bel éloge que nous puiſſions faire de ſes talens & de ſa prodigieuſe fécondité. Cette liſte nous a été communiquée par M. Franque, célèbre architecte lui même, qui s'eſt empreſſé de concourir à nos vues pour la gloi-

re de ſon illuſtre confrère. Rien n'eſt plus noble, & ne doit donner plus d'émulation aux gens de lettres dignes d'eſtime, que ces témoignages réciproques de conſidération dont les grands artiſtes s'honorent. La jalouſie devrait n'appartenir qu'à la médiocrité.

Digitized by Google

LISTE
DES OUVRAGES
DE M. SERVANDONI.

LE grand portail de l'égliſe de ſaint Sulpice de Paris, édifice d'un goût mâle & noble. Il lui manque (*a*) une place d'une enceinte aſſez étendue pour permettre à l'œil de ſaiſir toutes les proportions & toutes les beautés de l'enſemble; mais cette place était dans les deſſins de M. Servandoni. L'entrepriſe de ce portail lui fut adjugée à un concours qui ſe fit à cette occaſion en 1731.

Une partie de la même égliſe, & la tribune des orgues, appuyée ſur

(*a*) On ne ſait trop par quelle fatalité tous nos monumens demeurent imparfaits : il manque auſſi une place au portail de ſaint Gervais, qui eſt un chef-d'œuvre.

douze

Digitized by Google

douze colonnes. La décoration de la chapelle de la Vierge, & la plûpart des décorations faites dans cette égliſe depuis 1730.

La principale porte d'entrée de l'enfant Jeſus, rue & barrière Vaugirard.

La grande égliſe paroiſſiale de Coulanges, en Bourgogne.

Le grand autel de l'égliſe métropolitaine de Sens, iſolé en forme de baldaquin, porté par quatre colonnes, le tout en marbre & bronze. L'élévation eſt de 70 pieds.

Le grand autel des Chartreux à Lyon.

Le grand eſcalier de l'hôtel du cardinal d'Auvergne, rue de l'Univerſité, à Paris.

Une chapelle iſolée, en forme de rotonde, chez M. de la Live, rue neuve du Luxembourg.

Une rotonde, en forme de temple antique, avec douze colonnes corin-

thiennes, pour M. le Maréchal de Richelieu, près de Paris.

Une fontaine ornée de colonnes, dans le cloître de sainte Croix de la Bretonnerie.

Une place bâtie en 1754 à l'un des côtés de l'église de saint Sulpice.

Une jolie maison de campagne à Balaine, à quatre lieues de Paris.

Une grande maison pour le délassement des prêtres de la communauté de saint Sulpice, commencée à Vaugirard en 1753.

On a exécuté sur ses plans, modèles & dessins, le grand escalier du palais neuf à Madrid.

Il a fait différens ouvrages en bâtimens & en décorations à Bruxelles, chez M. le marquis de Leyde, & chez Messieurs les ducs d'Aremberg & d'Orsel.

On a de lui plus de soixante décorations au théâtre de l'opera de Paris, dont il eut la direction pour cette partie, pendant environ dix-huit ans.

Digitized by Google

Il en a fait un très-grand nombre pour les théâtres de Londres & de Dreſde. On obſervera, pour donner une idée de la magnificence des ſpectacles étrangers, que dans une de ces décorations qui ſervait à un triomphe, plus de 400 chevaux firent leurs évolutions ſur la ſçène, avec toute la liberté néceſſaire à l'illuſion.

Sur le théâtre du roi, appellé Salle des Machines, au palais des Thuilleries, on lui permit de donner à ſon profit des ſpectacles de ſimple décoration, pour former des éleves en ce genre. On ſait à quel point il étonna dans la Deſcente d'Enée aux enfers, & dans la forêt enchantée, ſujet tiré de la Jéruſalem délivrée du Taſſe.

Il conſtruiſit & décora un théâtre au château de Chambord, pour M. le maréchal de Saxe.

Il donna les plans, deſſins & modèles du théâtre royal commencé à Dreſde ſous le règne d'Auguſte III, & interrompu par la guerre.

Digitized by Google

On trouve de lui chez les curieux, soit à Paris, soit à Londres, une grande quantité de tableaux de chevalet, représentant des sujets d'architecture.

Il avait un génie particulier pour les fêtes. On se souvient encore de celle qu'il donna sur la rivière de Seine, pour la naissance de feu Mgr. le Dauphin.

Il en fit une pour le même sujet, à saint Germain en Laye, commandée par M. le maréchal de Noailles.

Une autre à l'hôtel-de-ville de Paris, pour la paix de 1739.

Une à Sceaux pour madame la duchesse du Maine.

Une magnifique pour le mariage de Madame première de France avec l'infant don Philippe. Le pont neuf, & tout le bassin jusqu'au pont royal, étaient superbement décorés. Le Roi, avec toute sa cour, honora cette fête de sa présence, & plus de 800000 spectateurs purent y assister commodément.

Digitized by Google

Une pour le mariage de M. le président Molé.

Celles qui se firent à Bayonne & à Bordeaux, pour le passage de Madame de France, infante d'Espagne en 1739.

Celles qui eurent lieu dans la même ville de Bordeaux, lors du passage de madame la première Dauphine, infante d'Espagne.

Il fut appellé à Londres pour celles de la paix de 1749.

Il en donna une à Lisbonne pour les Anglais, à l'occasion d'une victoire remportée par M. le duc de Cumberland. Il eut aussi l'honneur d'être employé souvent par le roi de Portugal, à qui il présenta de très-beaux plans & plusieurs modèles. Il en avait fait aussi un grand nombre pour le feu prince de Galles, père du roi d'Angleterre régnant. La mort de ce prince en empêcha l'exécution.

Il présida aux grandes & magnifi-

ques fêtes qui ſe firent à la cour de Vienne, pour le mariage de l'archiduc Joſeph, & de l'Infante de Parme.

Il en fit de très-belles encore, à la cour de Stukart, pour monſieur le duc de Wirtemberg; & il donna au théâtre de l'opéra de ce prince pluſieurs ſuperbes décorations.

Il avait fait, dans un goût plein de nobleſſe & de grandeur, les projets, les plans & les deſſins d'une place pour la ſtatue équeſtre du Roi au bout des Thuilleries, entre le pont tournant & les champs Eliſées. Cette place deſtinée encore pour les fêtes publiques, aurait pu contenir à l'aiſe, ſous ſes galleries & ſes périſtiles, plus de 25000 perſonnes, ſans compter la foule preſque innombrable qui aurait pu tenir dans l'enceinte même. Elle devait être ornée de 360 colonnes, tant grandes que petites; de 520 pilaſtres, & de 136 arcades, tant intérieures qu'extérieures. On ne peut

en faire ici une description détaillée, telle que M. Servandoni l'a laissée. Il donna, dans le temps, ses plans & ses dessins à M. de Bernage, alors prévôt des marchands, qui a dit les avoir remis au roi. On a lieu de regretter qu'un monument si digne de sa majesté, & des vœux de la nation pour ce prince, n'ait pas eu son exécution.

M. Servandoni avait encore donné le projet d'une fête pour la paix dernière, & pour l'inauguration de la statue du roi. Ce projet était d'établir une magnifique décoration, depuis le pavillon des Thuilleries du côté du pont royal, jusqu'au bout du jardin de l'infante. La hauteur aurait excédé le comble des galleries du Louvre. Le temple de la paix devait être construit sur un énorme rocher au milieu du bassin. L'hôtel de Bouillon superbement décoré, aurait été le lieu d'où le roi & sa cour auraient

Digitized by Google

vu la fête, qui eut principalement ſurpris par le changement ſubit & inattendu qui ſerait arrivé à la fin, aux décorations des galleries du Louvre. Plus de 600000 perſonnes auraient pu commodément & ſans danger, jouir du ſpectacle de cette belle fête.

ÉLOGE
DE
M. HARDION,

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE
DE
M. HARDION.

JACQUES HARDION nâquit à Tours le 17 octobre 1686. Il fit au collège des jésuites de cette ville ses humanités, deux ans de réthorique & trois ans de théologie. Il vint à Paris en 1704, & se dévoua entièrement à l'étude des belles lettres.

Il fit un cours de langue Grecque sous Mrs. Boivin & de Massieu, professeurs au collège royal. Il fut admis, en 1711, à l'académie des inscriptions en qualité d'élève; il fut associé en 1713, & pensionnaire en 1728. Il donna plusieurs dissertations intéressantes qui ont été recueillies, & que l'on peut consulter dans les mémoires de cette académie. En 1730, il fut élu de l'académie Française, & l'année

ſuivante, il commença l'hiſtoire de l'origine & des progrès de la réthorique dans la Grèce. Il avait publié ſur cette matière douze diſſertations, lorſque le roi, ayant fait revenir, en 1748, madame Victoire de l'abbaye de Fontevrauld, le chargea de lui enſeigner la fable, la géographie & l'hiſtoire.

Dans la même année, meſdames Henriette & Adélaïde lui proposèrent de leur donner les mêmes inſtructions; & lorſque meſdames Sophie & Louiſe revinrent de Fontevrauld, il eut auſſi l'honneur de leur ſervir de maître.

Il compoſa pour l'uſage de ces princeſſes une nouvelle hiſtoire poëtique, qui pût être miſe décemment ſous leurs yeux, avec un traité de la poëſie Françaiſe, & de la réthorique.

Ces travaux l'obligèrent d'interrompre ſon ouvrage ſur les progrès de la réthorique dans la Grèce, qui était fort avancé. Il avait deſſein de

le reprendre, lorſque madame Adélaïde lui demanda une hiſtoire univerſelle abrégée, qui pût lui rappeller, & à meſdames ſes ſœurs, l'étude qu'elles avaient faite des hiſtoriens originaux. Il en a paru dix-huit volumes imprimés, & on a dû trouver le dix-neuviéme dans les papiers de l'auteur.

M. Hardion joignait à la connaiſſance approfondie des langues ſavantes, celle de pluſieurs langues modernes. Il enſeigna l'Eſpagnol à madame Victoire; l'Italien à meſdames Adélaïde, Sophie & Louiſe.

Voici le témoignage reſpectable que cet auteur rend lui-même à l'application de ces princeſſes, & à l'empreſſement qu'elles ont toujours eu d'ajouter à leur eſprit de nouvelles graces.

» Ces ouvrages, dit-il, (en parlant » de ſon hiſtoire poëtique & de ſes » traités ſur l'éloquence & la poëſie) » ont été, pour meſdames, comme

» une préparation à des études plus
» profondes, où leur goût naturel
» pour tout ce qui tend à perfection-
» ner la raiſon, & une pénétration
» ſingulière, leur ont fait faire des pro-
» grès plus réels que vraiſemblables «.

Indépendamment de leurs connaiſſances dans les genres différens dont on a parlé, elles ont pris des leçons de logique, de métaphyſique, de morale, de phyſique, & l'éloge de M. Hardion n'eſt, en partie, que celui de ces illuſtres princeſſes.

Un ſtyle pur, élégant, ſans avoir l'apprêt académique, une littérature ſaine, & puiſée dans les meilleures ſources; des mœurs vertueuſes; un caractère doux & prévenant, tel fut le mérite univerſellement reconnu de M. Hardion, mort à Paris au mois de ſeptembre 1766. Il a été remplacé à l'académie Françaiſe par M. Thomas, auteur d'un grand nombre de panégyriques.

ELOGE

DE

M. L'ABBÉ LADVOCAT.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE

DE MONSIEUR L'ABBÉ LADVOCAT,

Docteur, Professeur & Bibliothécaire de la maison de Sorbonne.

JEAN-BAPTISTE LADVOCAT, naquit à Vaucouleurs, en Champagne, diocèse de Toul, le 3 janvier 1709, de Claude Ladyocat, juge royal des Eaux & Forêts, maire perpétuel de cette Ville, subdélégué de l'intendant, & de Marie-Anne Lagny. Il était le dixième de 21 enfans, qui furent les fruits de ce mariage. Il y apprit les élémens de la langue Latine, jusqu'à ce qu'il allât continuer ses premières études à Chaumont, en Bassigny. Ce fut à Pont-à-Mousson qu'il fit ses humanités. Il semblait que son

eſprit attendît la philoſophie pour montrer ſa ſupériorité. Juſques-là, il avait fait ſes études d'une manière aſſez commune. Comme il avait beaucoup de logique naturelle, il n'eſt pas étonnant qu'elle lui ait été d'un grand ſecours pour ne prendre, de celle que l'on enſeigne dans les écoles, que ce qui peut ſervir à fortifier la raiſon. Il était déjà philoſophe dans un temps où les autres ne ſont que des ſcholaſtiques. Ses ſuccès en philoſophie lui méritèrent d'en être appellé le *Prince* : diſtinction que l'univerſité de pont-à-Mouſſon accorde à celui qui s'eſt attiré par ſes talens & par ſon travail le plus d'applaudiſſemens. Les jéſuites à qui le mérite naiſſant du jeune philoſophe n'échappa point, & qui ont toujours regardé, comme le ſeul bien digne de leur ambition, la gloire de commander aux autres par l'eſprit, n'omirent rien pour l'attacher à leur ſociété. Mais, ſes parens ſourds à leurs ſollicitations, l'envoyèrent, par le conſeil de feu M.

Begon leur évêque, à Paris. C'était le placer sur un théâtre plus convenable au rôle qu'il devait jouer dans le monde littéraire.

Admis au séminaire de S. Louis, pour recommencer la philosophie, il en acheva la première année avec tant d'éclat, que ses supérieurs lui en firent interrompre le cours pour l'appliquer à la théologie. L'esprit philosophique qu'il porta dans cette science, d'où tant de personnes voudraient le bannir, lui assura de plus en plus l'ascendant qu'il avait pris sur ceux qui n'étaient que théologiens. On ne put se dispenser de le mettre à la tête d'une conférence, & de lui donner pour disciples ceux qui avaient cru quelque temps être ses égaux. S'ils ne furent pas jaloux de son mérite, c'est qu'ils le voyaient trop au dessus d'eux. Il leur fut permis de le consulter, en tout temps, sur les difficultés innombrables dont est hérissée la théologie : tant les supérieurs avaient de confian-

Digitized by Google

ce dans ſes lumières, & dans le noble uſage qu'il en faiſait ; en répandant quelque clarté ſur l'obſcurité des matières qui s'y traitent.

Son *quinquennium* étant fini, il ſubit les examens pour le baccalaureat en théologie ; ſoutint ſa tentative d'une manière à exciter les applaudiſſemens de tous ceux qui y aſſiſtèrent, & ſe retira dans la communauté des prêtres de S. Barthélemy pour ne plus s'occuper que de l'étude. Son goût pour les ſciences prit de nouvelles forces dans les progrès qu'il y faiſait. Mais, pour étancher cette ſoif ardente qu'il avait d'apprendre tout ce qui pouvait être ſçu dans le genre de ſcience qu'il avait embraſſé, & pour éprouver juſqu'où pouvaient aller les forces de ſon eſprit, il crut devoir ſe faire aggréger à la maiſon de Sorbonne. Les hommes illuſtres qu'elle a produits, étaient bien propres à exciter ſon émulation. C'eſt ainſi que les Romains, à la vûe des

images de leurs ancêtres, s'animaient à faire de grandes actions. D'ailleurs, il trouvait dans cet asyle sacré de la science ecclésiastique, où des théologiens laborieux apportent les prémices de leurs ouvrages, leurs projets, leurs réflexions, les fruits de leurs longues lectures, tous les secours pour s'instruire, qu'il n'aurait pu se procurer, s'il eût été isolé. Son évêque, à qui il fit part de son projet, y applaudit, lui conseilla de faire sa supplique; & M. le Moyne, alors *sénieur*, l'y exhorta efficacement. Il fut admis en 1734, à l'hospitalité, & à la société en 1736, étant déjà en licence. Il fournit cette nouvelle carrière avec des succès qui ne furent pas équivoques. C'est l'usage en Sorbonne, à la fin de chaque licence, de donner aux licenciés les places, à peu près comme on le pratique dans nos colléges: la première place que donne le mérite dénué de titres, lui fut accordé unanimement.

M. Begon craignant qu'il ne fût

enlevé à son diocèse, ne le perdit point de vue. Il le rappella aussi-tôt après la bénédiction de licence, pour desservir la cure de Dom Remy, lieu célèbre par la naissance de la pucelle d'Orléans. Sa vénération pour un prélat aussi digne d'être respecté, lui fit préférer ce bénéfice à ceux qu'on lui offrait ailleurs. Il est vrai que ce n'était qu'un essai. On a su depuis que M. de Toul le destinait à occuper une des premières places dans son église, & à gouverner sous lui son diocèse. Mais la Sorbonne ne tarda pas à le lui envier. Dès le 11 janvier 1740, elle le choisit pour succéder, dans une de ses chaires royales, à M. l'abbé Thierry, chancelier de l'église & de l'université de Paris.

Son illustre prédécesseur avait commencé à dicter un traité sur la religion. Ce fut une raison pour M. l'abbé Ladvocat d'en donner un sur le même sujet. Mais il y fut principalement déterminé par la jalousie de certaines

Digitized by Google

perſonnes qui répandaient ſourdement qu'il était ſuſpect en matière de religion. La ſource de ces bruits injurieux venait de ce qu'il était philoſophe, & de ce qu'il avait fréquenté des philoſophes. Pour faire taire ces bruits, & repouſſer loin de lui une imputation auſſi odieuſe, il débuta par deux traités fort recherchés, dont l'un ſur la religion révélée, & l'autre ſur les conciles. Le ſeul défaut qu'ils aient peut-être, c'eſt qu'il leur a donné la forme barbare dont les philoſophes de l'école défigurent leurs productions; mais il ne lui fut pas permis de ſecouer un joug impoſé, depuis la naiſſance de la ſcholaſtique, ſur la tête de tous ceux qui enſeignent dans les univerſités catholiques. C'eſt une choſe bien ſingulière que ce reſte de barbarie demeure attaché à la plus noble de toutes les ſciences, & la première par ſon importance, tandis que dans nos académies, toutes les matières philoſophiques y ſont traitées avec

élégance & avec une ſorte de dignité qui en relève le mérite. Deſcartes & Newton, ces deux légiſlateurs dans l'art de penſer, ſont éloquens lorſqu'ils parlent de Dieu, du temps & de l'eſpace. Pourquoi les ſcholaſtiques, en parlant des mêmes choſes, ne le ſont-ils point ? C'eſt qu'ils employent une forme de ſtyle, à laquelle il n'y a ni ſcience, ni litterature, qui puiſſe réſiſter. Tel en eſt le vice, qu'il a gâté les meilleurs eſprits qui s'y ſont trop exercés, au point qu'il leur a entièrement deſſeché l'imagination, & qu'il ne leur a jamais été poſſible d'écrire raiſonnablement, dans leur langue, ſur les matières mêmes qu'ils poſſédaient le mieux.

M. l'abbé Ladvocat avait conçu la religion en grand ; & au lieu de ſe donner de la peine mal-à-propos pour établir des myſtères ſur la métaphyſique, une révélation ſur la philoſophie, & des matières de fait ſur des raiſonnemens abſtraits, il tranſporta l'hiſ-

toire

toire ſacrée & eccléſiaſtique dans l'étude du chriſtianiſme, parce que c'eſt la ſeule preuve qui ſoit aſſortie à la nature d'une religion fondée ſur l'autorité d'une miſſion divine, confirmée par des prophèties & des miracles. Comme cette preuve, pour produire ſon effet, doit être adminiſtrée avec beaucoup de ſagacité, M. l'abbé Ladvocat s'appliqua ſcrupuleuſement à faire au corps de l'hiſtoire, tant ſacrée, qu'eccléſiaſtique, une ſévère, mais juſte application des régles de la critique. Il abandonna quelques poſtes qui n'étaient pas tenables, pour ſe retrancher dans d'autres où il pût combattre avec avantage. Il établit les faits hiſtoriques, qui ſont le fondement de tout l'édifice de la religion, ſur une autorité hiſtorique, claire & inconteſtable : rejettant de bonne foi ce qui ne peut s'établir ainſi, & pourſuivant ſes recherches, avec le même eſprit de vérité, dans tous les ſiècles de l'égliſe, ſans avoir aucun égard

aux hiſtoriens, ni aux pères, au-delà de ce qu'ils en peuvent prétendre à la rigueur, en conſidération de ce qu'ils nous ont tranſmis, & de la force qu'ils ont pour ſe ſoutenir eux-mêmes. En travaillant ainſi ſes deux traités ſur la religion & ſur les conciles, il leur a donné une force capable d'inſpirer une ſalutaire défiance aux plus téméraires incrédules.

Il fut nommé bibliothécaire en 1742, à la place de M. de S. Aubin, (auteur de l'hiſtoire ſainte des deux alliances) qu'une mort prématurée venait d'enlever. Feu M. le duc d'Orléans conſultait ſouvent de vive voix & par écrit M. l'abbé Ladvocat, & l'honorait même de ſes viſites. Son intimité parfaite avec ce religieux & ſavant prince le mit à portée de lui repréſenter l'importance d'une chaire qui aurait pour objet d'expliquer l'écriture-ſainte ſelon le texte hébreu. M. le duc d'Orléans ſentit l'utilité de cet établiſſement, & le réaliſa en 1751.

Digitized by Google

Ce prince, qui connaiſſait par lui même que perſonne n'était plus en état de remplir ſes vûes, que M. l'abbé Ladvocat, le choiſit pour ouvrir l'exercice de la chaire qu'il venait de fonder, & deſira que, pour cette fois ſeulement, ſans tirer à conſéquence, les qualités de bibliothécaire & de profeſſeur de Sorbonne, juſques-là incompatibles, repoſaſſent ſur la même tête.

M. l'abbé Ladvocat, revêtu de ce double emploi qu'il a conſervé juſqu'à ſa mort, arrivée le 29 décembre 1765, ne ſongea plus qu'à répondre aux intentions de ſon auguſte bienfaiteur. Pour perpétuer, au profit de la religion, le bien qui commençait à éclore, il engagea le prince, déjà malade & preſque mourant, à attacher des écoliers à la chaire d'Orléans. Le ſéminaire de la ſainte Famille, doté par Marie-Anne d'Autriche, en mémoire des trente-trois années qu'a vécu Jeſus-Chriſt ſur la terre, offrit des ſujets choiſis. Le prince les agréa &

Digitized by Google

reſſuſcita cette maiſon en payant les dettes, dont la reconſtruction de ſes bâtimens l'avait ſurchargée. Les bourſes que ſes adminiſtrateurs avaient été contraints d'éteindre, au moins de ſuſpendre, avec peu d'eſpérance de rétabliſſement, reprirent une nouvelle exiſtence, & commencèrent à n'être données qu'à la rigueur du concours, dont les règles inſpirées par la ſageſſe & l'équité, laiſſent tout faire au mérite, & rien au crédit & à la recommandation. Le zèle pour l'étude qui languiſſait depuis quelques années dans ce ſéminaire, y rentra avec les libéralités du prince, ſollicitées par M. l'abbé Ladvocat. L'émulation ſe communiqua de proche en proche. Elle échauffa les moins ardens, & peu de temps après, le ſupérieur crut ne pouvoir mieux ſervir l'égliſe, qu'en procurant à tous ſes étudians en Théologie les leçons du profeſſeur de la chaire d'Orléans. Cet exemple gagna. Quelques communautés le ſuivirent,

& cette école qui paraiſſait d'abord devoir être déſerte, continua d'être très-fréquentée. Il en eſt déjà ſorti des élèves, dont les lumières aſſurent une reconnaiſſance éternelle à la piété du prince fondateur, comme elles ſont une réponſe au reproche aſſez bien fondé que nous faiſaient les proteſtans, de n'être pas auſſi profonds qu'eux dans l'intelligence des écritures.

Il n'y a point de genre de connaiſſances où M. l'abbé Ladvocat ne ſe fût exercé. Belles-lettres, philoſophie, mathématiques, arts, langues ſavantes, hiſtoire, théologie, écriture-ſainte, tout avait fixé ſes regards & ſon attention. Pour les embraſſer toutes au point où il les porta, il eût beſoin d'une extrême vigueur de génie, & même d'un travail aſſidu & opiniâtre, ſans lequel le génie même, quel qu'il fût, n'y ſuffirait pas. Il devint par-là un ſavant univerſel. Toutes ſes lectures s'imprimaient dans ſon eſprit avec une facilité ſurprenante,

& il ſemblait que ſelon le ſyſtême de Platon, ce ne fût qu'une reminiſcence de ce que ſon ame avait ſu autrefois. Il s'était appliqué ſur-tout à ſaiſir le vrai ſens des livres ſacrés, mérite qui commence à devenir aujourd'hui aſſez rare, depuis qu'il y a tant de figuriſtes qui voyent tout dans l'écriture excepté ce qui y eſt. Les thèſes qu'il a fait ſoutenir ſur le Pentateuque, ſur les Pſeaumes & ſur le livre de Job, ſont un monument éclatant de ſa vaſte érudition dans tout ce qui a rapport à l'antiquité ſacrée. Ses démêlés avec les capucins ſur l'Hébreu lui ont fait honneur. Il a répondu avec une égale vigueur aux écrivains d'un parti, qui ne trouve jamais ſes grands hommes bien loués, ſi l'hyperbole ne s'en mêle, & ſi l'enthouſiaſme ne donne le ton aux éloges que l'on en fait.

Son dictionnaire hiſtorique où nous ne diſſimulerons point qu'il s'eſt gliſſé pluſieurs fautes, ne tardera pas à re-

paraître sous une forme plus étendue, & par conséquent avec plus de dignité. Il s'en occupait depuis plusieurs années. Ce sera en quelque sorte un ouvrage nouveau, tant par les recherches curieuses & critiques dont il sera rempli, que par l'esprit philosophique qui les assaisonnera.

Un esprit vif & pénétrant, profond & étendu, juste & fécond; une mémoire souple & fidèle, pleine d'idées rangées dans un ordre lumineux; un tact délicat & éclairé; un goût sûr & puisé dans l'antiquité; une raison saine & impartiale; un jugement ferme & élevé; une imagination singulière & naïve, qui, sans orner sa conversation ni son style, ne manquait jamais d'y répandre un intérêt agréable; un caractère noblement audacieux qui était le fruit de la connaissance qu'il avait de ses forces: telles étaient les qualités avec lesquelles la nature s'était plu à former M. l'abbé Ladvocat, & qui lui avaient acquis

une réputation qui soumettait à son jugement la plupart des productions du temps, & le faisait consulter, souvent sur les questions les plus épineuses, par les personnes de la plus haute considération dans les différens ordres de l'état.

La nature, avare de ses dons, n'accorde souvent les qualités de l'esprit qu'aux dépens de celles du cœur. M. l'abbé Ladvocat, n'eut point à se plaindre d'elle : il ne montra point dans sa personne le contraste humiliant d'un auteur estimé avec un homme vicieux. Une noble franchise animait tous ses sentimens. Quoique peu favorisé de la fortune, il fut libéral envers le mérite indigent, & toujours au-delà de ses facultés. Il n'ornait pas ce qu'il écrivait ou ce qu'il disait, mais la politesse résidait au fond de son cœur ; & cette politesse est précisément cette humanité, qui retentit si souvent dans nos écrits, & qui est

ſi rare dans nos actions. L'envie voulut l'attaquer ; mais la bonté de ſon cœur ſut toujours la déſarmer, dans le temps même où ſes talens ſemblaient devoir l'expoſer à toute ſa violence.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE MONSIEUR

ASTRUC.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE

DE MONSIEUR ASTRUC.

JEAN ASTRUC, un des plus célèbres médecins de notre siècle, docteur de la faculté de Paris, & de celle de Montpellier, naquit à Sauve dans le diocèse d'Alais. Il s'est principalement rendu fameux par les livres qu'il a publiés en latin, sur ce mal contagieux, inconnu à l'antiquité, qui s'attaque aux sources mêmes de la génération, & qui paraît directement opposé au système de la nature. Ces livres sont écrits avec beaucoup d'élégance ; ils font loi en médecine, & sont regardés comme le meilleur traité que l'on put faire de l'origine de cette maladie, de sa nature, des phénomènes les plus remarquables

qu'elle a donné lieu d'obſerver, & de la méthode que l'on doit ſuivre pour ſa guériſon. Il eſt conſolant que l'auteur ait cru pouvoir annoncer la fin de ce fléau, qui, ſelon lui, ne doit être que paſſager ſur la terre.

Outre ce grand ouvrage, qui a été traduit par un des confrères de M. Aſtruc, il a donné, dans la même langue, pluſieurs diſſertations, ſavoir: ſur la cauſe du mouvement de fermentation; ſur le mouvement des muſcles; ſur l'hydrophobie, & un traité de thérapeutique, c'eſt-à-dire, de la manière de trouver les remèdes, & de les appliquer.

Ses ouvrages Français ſont, un mémoire ſur la cauſe de la digeſtion des alimens. Une diſſertation ſur l'origine des maladies épidémiques, particulièrement de la peſte. Une diſſertation où l'on prouve que cette dernière maladie eſt véritablement contagieuſe. Une autre diſſertation ſur la même maladie. Un traité de la di-

geſtion, & cinq lettres ſur les diſputes entre les médecins & les chirurgiens.

On lui a attribué quelques écrits contre le remède connu ſous le nom: *de dragées de M. Keiſer*, dont il ſoupçonnait que le ſublimé était la baſe; mais ce remède a prévalu, & ſon inventeur paraît appuyé, dans ſa pratique, par un trop grand nombre d'expériences, & par des ſuffrages trop diſtingués, pour que la réputation de ſon ſpécifique puiſſe en ſouffrir. C'eſt le propre des vieillards de n'admettre qu'avec la plus timide circonſpection les nouvelles découvertes qu'ils entendent vanter, & ce fut le principe de l'oppoſition de M. Aſtruc à ce remède. Cette défiance des vieillards, fondée ſur l'amour-propre, eſt cependant très-ſage, & peut prévenir de grands abus, lorſqu'elle n'eſt pas portée trop loin.

Les connaiſſances de ce ſavant homme, ne ſe bornaient pas à la ſeule médecine. On a de lui des mémoires

Digitized by Google

pour ſervir à l'hiſtoire naturelle de Languedoc; & des conjectures ſur les mémoires originaux, dont Moïſe put ſe ſervir pour compoſer le livre de la Genèſe.

M. Aſtruc a profeſſé long-temps la médecine au collége royal. Il eut l'honneur d'être médecin conſultant du roi. Il eſt mort à Paris en 1766, & a été enterré à ſaint Thomas du Louvre.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE M. DEZAILLIER D'ARGENVILLE.

Digitized by Google

ÉLOGE
DE M. DEZAILLIER D'ARGENVILLE.

ANTOINE-JOSEPH DEZAILLIER, né à Paris, & maître des comptes dans la même ville, fit ſa principale étude de l'hiſtoire naturelle. Il a fourni les articles d'hydrographie & de jardinage, qui ſont dans le dictionnaire encyclopédique. On a de lui la théorie & la pratique du jardinage, en un volume in-4°. L'hiſtoire naturelle éclaircie dans deux de ſes parties, la lithologie (ou la deſcription des pierres), & la conchylogie (ou traité ſur la nature des coquillages). Cet ouvrage forme encore un volume in-4°. Il a écrit en latin des eſſais de dénombrement de tous les foſſiles

Digitized by Google

qui ſe trouvent dans les différentes provinces de France ; il eſt auſſi l'auteur de l'orythologie, ou traité des pierres, des mineraux, des métaux, & autres foſſiles.

Son goût pour l'hiſtoire naturelle n'était point excluſif. Il était amateur éclairé de pluſieurs arts. On en voit une preuve dans ſon abrégé de la vie des plus fameux peintres, en trois volumes in-4°. On trouve ſon nom dans la liſte des académiciens de Montpellier. Il mourut à Paris en 1766.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

M. HELLOT.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE
DE M. HELLOT.

JEAN HELLOT se distingua dans la Chymie. Il était de l'académie des sciences de Paris, & de la société royale de Londres. Il a traduit de Schiutter, chymiste Allemand, plusieurs traités de la fonte des mines, des fonderies, des grillages, des fourneaux de fonte, &c. en deux volumes in-4°.

On a de lui l'art de la teinture des laines, & étoffes de laine, en un volume in-douze; des dissertations recueillies dans les mémoires de l'académie des sciences, & quelques autres ouvrages.

Il est mort à Paris en 1766.

Digitized by Google

ÉLOGE

Digitized by Google

ÉLOGE

DU PÈRE

DE LA TOUR

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE
DU PÈRE
DE LA TOUR,

Ancien principal du collège de Louis le Grand.

Simon de la Tour naquit à Bordeaux le 28 novembre 1697. Il mérite une place dans cet ouvrage, comme un des coopérateurs de l'ancien journal de Trévoux, auquel il a travaillé quelque temps. Il eſt vraiſemblable, d'ailleurs, qu'il ne parvint que par talens reconnus, à une place auſſi diſtinguée, dans ſa ſociété, que celle de principal du collège de Louis le Grand. On ſait qu'une partie de la plus haute nobleſſe de France était élevée dans ce collège, & que les jéſuites la regardaient comme un des

principaux appuis du crédit de leur ſociété.

Le père de la Tour vint à Paris très jeune, & demeura quelque temps dans un ſéminaire, appellé du ſaint Eſprit, où l'on vit très pauvrement. Il ſe fit jéſuite, régenta les humanités, comme tous ſes confrères, & fit à Paris ſon cours de théologie.

Il profeſſa depuis la philoſophie à Tours, & à la mort du père du Cerceau, on lui confia l'éducation de Mgr. le prince de Conti. L'honneur qu'il eut d'être choiſi pour remplacer, auprès de ce prince, un jéſuite que ſes confrères regardaient comme un homme célèbre, eſt une nouvelle preuve de l'eſtime qu'on faiſait de ſes talens.

Après cette époque glorieuſe pour lui, il devint, comme on l'a dit, principal du collège de Louis le Grand. Il l'était encore, lorſque M. de Voltaire, peu de temps avant qu'il fut élu de l'académie Françaiſe, lui adreſſa

une lettre, en forme de profeſſion de foi, qui fit alors beaucoup de bruit. Cette lettre même prouve la conſidération dont le père de la Tour ne pouvait manquer de jouir dans le poſte qu'il occupait ; mais il faut diſtinguer la conſidération de la gloire.

De cet emploi, le père de la Tour paſſa à une place plus recherchée encore dans ſa ſociété, & qui ne ſe confiait qu'aux jéſuites initiés. Il fut nommé procureur général des miſſions étrangères à la maiſon profeſſe.

Il ne ſurvécut guères à l'extinction de ſa ſociété en France. Il mourut en 1766 à Beſançon, où il s'était réfugié.

Il était né avec la confiance naturelle aux perſonnes de ſon pays ; propre, par conſéquent, à ces grandes places où l'ambition ne doit douter de rien.

La bienveillance dont Mgr. le prince de Conti ne ceſſa de l'honorer, par un ſentiment de reconnaiſſance qui

fait l'éloge du cœur de ce prince, était une puissante recommandation pour le père de la Tour, dans sa propre compagnie, & parmi les gens du monde.

N. B. Nous avons sollicité déjà plusieurs fois les personnes qui doivent s'intéresser à la mémoire des hommes célèbres, dont nous regrettons la perte, de vouloir bien concourir avec nous, au but louable que nous nous sommes proposé, en nous procurant, ou des renseignemens exacts, ou du moins de simples anecdotes. Nous osons dire que ce serait un devoir pour les familles, & pour les amis de ces illustres morts. Il suffit même d'être sensible à la gloire des arts, pour ne pas nous refuser les secours qui peuvent nous mettre à portée de donner à cet ouvrage la perfection dont il est susceptible. Il deviendra, par sa nature, une des principa-

les ſources auxquelles iront puiſer ceux qui entreprendront notre hiſtoire littéraire. On ſaura que nous étions les contemporains des hommes célèbres dont nous avons parlé; que nous avons pu connaître perſonnellement, la plûpart d'entre eux; que nous avons été les témoins des différentes ſenſations produites par leurs ouvrages, & qu'enfin, en nous impoſant la loi de n'écrire qu'après leur mort, nous n'aurons été, vraiſemblablement, ni ſéduits par les préventions, ni aveuglés par la haine. On ne ſoupçonnera aucun dépôt plus authentique, & la défiance que nous témoignons de nos lumières & de nos recherches, en ſollicitant des inſtructions, ſervira même de préjugé en notre faveur.

Si les perſonnes qui pouvaient prendre intérêt à la réputation de quelques-uns de ceux dont nous avons parlé, dans les précédens articles, s'étaient montrées plus jalouſes d'honorer leur

mémoire, nous n'aurions pas le regret d'avoir été réduits à la simple notice que nous venons d'en donner.

Digitized by Google

ÉLOGE
D'ARMAND,

Digitized by Google

ÉLOGE

HISTORIQUE

D'ARMAND,

Comédien du Roi.

L'Hiſtoire des acteurs célèbres appartient à celle des arts, & doit entrer, par conſéquent, dans le plan de cet ouvrage. On ne calculera point ici le dégré d'eſtime que peut mériter la profeſſion de comédien. Les bornes que l'on s'eſt preſcrites ne permettent pas un examen aſſez approfondi, pour entreprendre de juger cette queſtion délicate, ſur laquelle il s'eſt élevé tant de diſputes. Les théologiens, les philoſophes, les gens de lettres, ont pris parti, pour ou contre cette profeſſion, avec cette chaleur contentieuſe, qui,

Digitized by Google

si on l'ose dire, effarouche la vérité, & la relègue toujours loin du champ de bataille. L'enthousiasme qui est une maladie de la raison, s'est emparé successivement de tous les esprits dont on pouvait espérer des lumieres; & personne encore ne paraît avoir saisi les vrais principes qui doivent servir à juger cette contestation.

On ne s'engagera point dans ces discussions; mais, quelque soit l'opinion à laquelle on se range, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'un acteur qui joint aux talens de sa profession, des qualités personnelles qui le distingueraient dans tout autre état, ne mérite la faveur des esprits les plus difficiles. Cicéron ne dissimule point son estime pour Roscius, quoique les loix Romaines ne fussent pas plus favorables aux comédiens que nos préjugés. Il y aurait de l'injustice encore à ne pas convenir que plus particulièrement en France qu'ailleurs, les co-

Digitized by Google

médiens ont acquis des droits à la bienveillance publique. Ils ont eu l'honneur d'avoir Molière pour confrère; & après lui, Montfleury, les Poiſſon, Chammeſlé, Baron, Dancourt, le Grand, & beaucoup d'autres, ont contribué à la gloire du théâtre par des productions juſtement applaudies.

Armand ne fut point, à la vérité, du nombre de ces acteurs doublement célèbres. Son mérite ſe bornait au talent de la repréſentation dans les perſonnages comiques. Mais il ſera regretté longtemps par ceux qui ſavent combien le naturel eſt rare, & combien peu il eſt aiſé de faire rire une nation éclairée & polie, devenue d'autant plus difficile, qu'elle a eu ſous les yeux un plus grand nombre d'excellens modèles; qu'elle a ſacrifié à de triſtes bienſéances une partie de ſes graces, & qu'enfin l'ancienne gaieté Françaiſe a preſque diſparu ſous la froide manie du raiſonnement.

Digitized by Google

On se permettra de rapporter sur la vie privée d'Armand, quelques anecdotes qui nous ont été communiquées par sa famille. On y retrouvera le ton, les mœurs, le costume du roman comique. Scarron avait peint les comédiens de son temps, les nôtres se piquent de ne plus leur ressembler; nous en faisons notre compliment aux acteurs tragiques: la gravité sied bien à la dignité du cothurne. Mais, peut-être, ceux qui se dévouent aux rôles purement comiques, ne perdraient-ils pas à se rapprocher un peu des mœurs des anciennes troupes. La gaieté qui leur est nécessaire, veut, pour être entretenue, qu'ils ne se regardent point comme des personnages plus importans que ceux qu'ils représentent. La fatuité, les grands airs, trop de décence même, ne feraient que les rendre insupportables à la société & sur le théâtre. Sganarelle, Géronte, Orgon, Crispin, ne doivent être, dans le monde, ni des

Mazulhim *, ni des Verſac **.

On a écrit, il y a plus de douze ans, dans un diſcours ſur la comédie ***, que ce genre n'avait commencé à dégénérer parmi nous que dans le temps, où ſous prétexte de l'annoblir, on ceſſa de peindre les mœurs bourgeoiſes, pour mettre ſur la ſcène des perſonnages trop diſtingués. On a eu la ſatisfaction de voir ces réflexions adoptées depuis, par M. de Voltaire, dans des obſervations qu'il a données ſur Molière, & par M. Marmontel dans ſa poëtique. On oſe croire que le talent de la repréſentation, propre à nous retracer les excellens originaux de l'ancienne comédie, touchera auſſi à ſa décadence, lorſque les acteurs comiques,

* Petit maître, très-bien peint dans le ſopha.

** Autre petit maître, dans les égaremens du cœur & de l'eſprit.

*** Diſcours qui précède la comédie des Tuteurs. Voyez, dans l'école de littérature, l'article comédie. Ce diſcours y a été inſéré, preſque en entier.

devenus trop bonne compagnie, ſe croiront obligés de ſacrifier le naturel à l'élégance, & voudront ſe monter ſur un ton trop éloigné de l'eſprit de leur état.

FRANÇOIS ARMAND HUGUET naquit à Richelieu, en 1699, de Jacques Huguet & de Magdeleine Souchet, d'une bourgeoiſie honnête de Poitou. Il eut l'honneur d'être tenu ſur les fonds de baptême au nom de M. le Duc, aujourd hui maréchal de Richelieu, qui n'était alors guères plus âgé que ſon filleul. L'enfant fut élevé ſous le nom d'Armand qu'il a porté toute ſa vie, par un ſentiment de reſpect pour ſon parrain.

Feu l'abbé Nadal, de qui nous avons une tragédie de Saül, & quelques autres ouvrages, trouvant dans le jeune Armand, qui avait été amené de bonne heure à Paris, un eſprit vif & tourné aux ſaillies, voulut bien ſe charger du ſoin de ſon éducation. Il le plaça enfant de chœur à la paroiſſe

ſaint Paul ; mais le maître de muſique le jugeant peu propre à faire des progrès dans cet art, l'abbé Nadal lui fit quitter la ſoutane, & le fit entrer chez un notaire.

C'eſt là qu'il donna des preuves des talens ſupérieurs qu'il devait avoir un jour pour le comique. Perſonne n'était, dès lors, plus habile à ſaiſir le ridicule ; il faiſait rire ceux-mêmes qu'il contrefaiſait, tant il imitait originalement leur ton, leurs geſtes, leurs démarches. L'abbé Nadal, ſe trouvant un jour préſent à une de ces ſcènes comiques, ne put s'empêcher de dire que ſi juſqu'alors il n'y avait pas eu de comédiens, cet enfant aurait été capable de donner l'idée de cette profeſſion. Ces paroles frappèrent le jeune Armand, qui demanda auſſitôt ce que c'était que la comédie. L'abbé lui promit de l'y mener le dimanche d'enſuite, ſi l'on était content de lui chez ſon notaire, & en effet, il lui tint parole.

Digitized by Google

Il n'avait alors que treize ans, & il prit tant de goût à la comédie, qu'elle devint pour lui un beſoin plutôt qu'un amuſement. Dès qu'il avait quelque argent, il le conſervait pour aller au ſpectacle, & revenait les ſoirs chez ſon notaire, où il divertiſſait toute la maiſon par les ſcènes qu'il avait retenues, & qu'il ſavait rendre préciſément comme il les avait vu repréſenter.

La femme du notaire étant accouchée d'un fils, les parens, les amis, les voiſins, en témoignèrent leur joie ſelon l'uſage. Armand, pour ſignaler la ſienne, engagea les clercs ſes camarades, à jouer une comédie pour célébrer la convaleſcence de l'accouchée. Ils ſe dreſsèrent un théâtre avec les tables de l'étude, firent des décorations de tout ce qu'ils purent employer, & lorſqu'on s'y attendait le moins, Armand, comme chef de la troupe, vint prier la compagnie qui était chez le notaire, de vouloir

bien assister à leur petit spectacle. On fut agréablement surpris d'une pareille proposition, d'autant plus que tous les préparatifs s'étaient faits très secrettement. On se transporta dans un grenier, où l'on avait établi la scène, & la petite troupe représenta les Folies amoureuses & Crispin médecin. On applaudit beaucoup tous les acteurs, mais surtout Armand, qui fit les rôles de Crispin dans les deux pièces; & qui, dans l'entre-acte, pour donner le temps à ses camarades, moins actifs que lui, de changer d'habits pour la seconde pièces, joua la grande scène qui commence le rôle de Sosie dans Amphytrion, & sauta sur la lanterne avec tant d'agilité & de graces, que tout le monde en fut charmé.

Le Notaire qui s'était encore plus amusé que les autres, donna, après le spectacle, un grand souper où tous les acteurs assistèrent. Armand y reçut tous les complimens possibles,

Digitized by Google

même de ses camarades, qui n'ayant pas l'esprit des comédiens de profession, se firent un mérite d'avouer que s'ils avaient montré quelques talens, c'était à ses conseils qu'ils en étaient redevables. Les applaudissemens redoublèrent ; le jeune acteur qui ne s'était jamais vu si fêté, témoigna sa reconnaissance par une infinité de saillies, & ne s'acquitta pas moins bien de son rôle à table, que sur le théâtre.

Le lendemain, le notaire pour remercier son petit comique (c'est ainsi qu'il l'avait nommé) fit accommoder à sa taille un de ses habits, dont le jeune homme avait grand besoin, & accompagna ce cadeau d'un louis d'or qu'il trouva dans une de ses poches. Armand fut plus sensible encore à cette seconde galanterie qui devait lui procurer le plaisir d'aller souvent aux spectacles.

Peu de tems après, comme le jour de l'an approchait, la femme du no-

taire eut envie de renouveller chez elle le même divertiſſement, en faveur d'une compagnie d'amis choiſis, dont l'abbé Nadal devait être. On fit dreſſer en conſéquence, aux dépens de la dame, un petit théâtre très-joli, dans une ſalle baſſe, où l'on avait menagé toutes les commodités néceſſaires, tant pour les acteurs que pour les ſpectateurs. On y repréſenta les mêmes comédies, devant une aſſemblée nombreuſe. La décence du lieu, & les décorations analogues au ſujet, ne contribuèrent pas peu à faire briller davantage les talens des acteurs; & avant de commencer, Armand qui voulait, en préſence de l'abbé Nadal ſon protecteur, ſe ſignaler de toutes façons, ſe chargea de haranguer la compagnie, & prononça, en habit de Criſpin, ce compliment dont il était l'auteur:

MESSIEURS,

Mon deſſein n'eſt pas dans ce jour

qui renouvelle l'année, de vous jetter de la poudre aux yeux, ni de vous faire croire que des veſſies ſont des lanternes. Je ſais trop que marchand d'oignons doit ſe connaître en ciboules, & que vous êtes des éveillés de Poiſſy, à qui l'on ne ferait pas paſſer des chats pour des liévres, parce que vous en avez bien vu d'autres, & qu'on ne ſaurait vous en donner à garder. Je n'ignore pas qu'un diſcours bien garni de fleurs de rethorique, viendrait ici juſte comme de cire, ou, ſi vous voulez, comme mars en carême, & que ce ne ſerait point tirer ma poudre aux moineaux, ni ſemer des marguerites devant des pourceaux. Mais vous ſavez, Meſſieurs, qu'il n'y en a pas de plus embarraſſé que celui qui tient la queue de la poële. A petit mercier petit panier, & à bon entendeur demi mot. Si nous ne rempliſſons pas nos rôles comme les grands acteurs que vous avez journellement ſous les yeux,

c'eſt qu'il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, & que qui eſt apprentif n'eſt pas maître. Loin de nous en faire accroire, nous avouons de bonne foi que ſi nous comptions moins ſur votre indulgence, nous ne ſaurions tous ſur quel pied danſer. Mais ſi vous daignez nous mettre le cœur au ventre, nous ne vous promettons pas poires molles, ni plus de beurre que de pain, & nous irons de cul & de tête, comme des corneilles qui abbattent des noix. Ainſi, Meſſieurs, ſans tourner ſi longtemps autour du pot, ni chercher midi à quatorze heures, d'autant plus que vous n'ignorez pas que trop gratter cuit, & trop parler nuit, je me contenterai de vous prier de ne pas nous recevoir comme des chiens dans un jeu de quille, en vous aſſurant que notre reconnaiſſance ne ſera pas entre le ziſte & le zeſte, ni moitié figue & moitié raiſin, & que lorſqu'il s'agira de vous faire épanouir la rate,

Digitized by Google

on ne nous verra jamais n'y aller que d'une feſſe, &c (*a*).

Cette harangue fut extrémement applaudie; l'abbé Nadal ne put ſe contenir, il ſe leva, monta ſur le théâtre, courut embraſſer ſon jeune protégé, & lui promit une amitié, qu'il lui conſerva toujours depuis, même dans un âge fort avancé. Pluſieurs perſonnes prirent, ainſi que lui, le prétexte de la nouvelle année pour faire des préſens au jeune acteur. On convint que pendant tout l'hiver, on continuerait de jouer la comédie tous les dimanches, à la grande ſatisfaction d'Armand, qui ſe plaiſait plus ſur le théâtre que dans ſon étude. Ses camarades n'y trouvaient pas moins leur compte, attendu que chaque ré-

(*a*) Il eſt remarquable, peut-être, que ce compliment d'un jeune homme de treize ans, eſt préciſément du même ſtyle, & du même ton de plaiſanterie qui régnaient encore ſur nos théâtres vers la fin du ſeizième ſiècle, du tems de nos premiers acteurs, les Gauthier-Guarguille, les Guillot Gorju, les Jean-Boudin, & les Jean-Farine.

pétition

pétition était accompagnée de quelque régal aux frais du notaire.

Armand ſe trouvait poſſeſſeur de cent quinze livres, ſomme conſidérable pour un clerc. Cette bonne fortune lui fit négliger tous ſes devoirs. Si on lui donnait quelques commiſſions, on était sûr de ne le voir rentrer qu'à la nuit. Il avait trouvé moyen par ſon enjouement de ſe concilier l'amitié de Dolet, de la Place & de Maillard, directeurs des ſpectacles forains, & il n'en ſortait plus. Il prit même un goût ſi décidé pour tout ce qui s'appelle *charges*, *farces*, *parades*, que cette paſſion lui demeura toute ſa vie, & influa un peu trop ſur ſon jeu. A l'âge de ſoixante-huit ans, on l'a vu encore s'amuſer des heures entières à entendre, debout, ſur les boulevards, les parades de Nicolet, & il y riait d'auſſi bonne foi qu'un jeune écolier.

Le notaire lui paſſait beaucoup de choſes en faveur des plaiſirs qu'il fa-

vait lui procurer. Tout aurait été fort bien pour lui, s'il ne se fût avisé de faire des vers qui ne lui firent pas autant d'honneur que son compliment en prose. Voici à quelle occasion.

La fille de la maison, appellée mademoiselle Toinette, était fort aimée de son père & de sa mère, & par conséquent fort gâtée, comme la plûpart des enfans des bourgeois de Paris. Elle avait environ dix-sept ans. La saint Antoine arriva, qui était le jour de sa fête. Comme elle était assez jolie, tous les jeunes gens du quartier, & sur-tout les clercs de la maison, firent des vers & des chansons à son honneur; Armand seul ne fit rien. Son compliment en proverbes lui avait acquis la réputation de bel-esprit. La demoiselle, en dînant, lui fit quelques reproches de son silence. Armand jura qu'il n'avait fait de vers de sa vie; mais il ajouta que si elle le voulait absolument, & qu'elle lui promit de prendre en bonne part ce qu'il

lui préſenterait, il tâcherait de lui compoſer, pour le lendemain, un madrigal qui fut digne d'elle. Mademoiſelle Toinette promit tout, & courut répandre dans le voiſinage qu'Armand devait faire des vers pour elle, qui ſeraient, ſans doute, les plus jolis du monde. Armand ſe livrant un peu trop à ſon caractère de plaiſanterie, & voulant éviter les fadeurs dont les autres pièces étaient remplies, lui préſenta en effet le lendemain, comme il l'avait promis, & devant une grande aſſemblée, les vers ſuivans qu'il lut tout haut.

A mademoiſelle TOINETTE *pour le jour de ſa fête.*

D'un cochon ſaint Antoine avait la compagnie,
Le ciel avec juſtice en fit votre Patron ;
De ce ſaint fainéant vous imitez la vie,
Et vous êtes ſalope autant que ſon cochon.

Ces vers, à la vérité, n'étaient rien moins que galans. Si pourtant on eut voulu conſidérer l'âge de l'auteur, ſon eſprit tourné naturellement à la

bouffonnerie, & la permiſſion qu'il avait acquiſe dans la maiſon de tout faire & de tout dire ſans conſéquence, on aurait ri de ces vers, comme de bien d'autres folies qu'on lui avait paſſées. Mais attaquer mademoiſelle Toinette, était un crime capital aux yeux d'un père & d'une mère qui l'idolâtraient. Armand avait donné pluſieurs copies de ſon madrigal, dont l'une était malheureuſement tombée entre les mains d'un jeune homme qui, depuis quelque temps, faiſait le ſoupirant auprès de la demoiſelle, & la recherchait en mariage. C'était un bon parti; on craignit que cette avanture ne le dégoutât, & les craintes furent juſtifiées.

Le notaire avait trop d'eſprit pour témoigner que les vers lui avaient déplu; mais, dès le ſoir même, il chercha querelle à l'auteur, & prit ſon libertinage pour prétexte. Il le menaça d'en porter ſes plaintes à ſa mère & à l'abbé Nadal. Jamais menace n'eut

un effet si prompt. On lui fit de vives réprimandes, on lui demanda compte de l'argent qu'on lui avait donné. Armand, qui n'avait plus de ses cent quinze livres, qu'environ cinquante francs, refusa tout net de le faire, protestant que ce qu'on lui avait donné était bien à lui. On parla d'en venir à de dures extrémités pour obtenir les aveux qu'on désirait. Comme il craignait les voies de fait, en deux cabrioles, il rendit ses comptes, se trouva hors de la maison, avant qu'on eût songé à l'arrêter, & fut se consoler de sa disgrace, à la foire, avec ses bons amis. Il revint le soir assez tard, & fut droit à la maison du notaire, croyant que le passé serait oublié, & qu'on s'estimerait encore trop heureux de le recevoir; mais le notaire avait donné ordre qu'on ne lui ouvrît point. Il eut beau frapper, personne ne répondit. Comme il vit que sa peine était inutile, & qu'il mourait de froid & d'envie de dormir, il prit

le parti, n'oſant ſe préſenter ni chez ſa mère, ni chez l'abbé Nadal, de s'acheminer vers le port ſaint Paul qui n'était pas éloigné. Il apperçut, au clair de la lune, un bateau chargé de foin; il ſe fourra dedans, & s'y endormit auſſi profondément qu'il aurait pu faire dans le meilleur lit du monde.

Il ſe réveilla fort tard, & fut bien ſurpris, en ſortant ſa tête de deſſous les bottes de foin où il était enſeveli, de ſe trouver dans un bateau qui faiſait route, & de voir la campagne à droite & à gauche. Deux hommes qui conduiſaient le bateau, ne furent pas moins étonnés de ſon apparition. Ils lui demandèrent ce qu'il faiſait là. Armand tâcha de rappeller ſes idées encore fort embrouillées, tant par le vin qu'il avait bû la veille, que par la vapeur du foin qu'il avait reſpiré pendant la nuit, & une bonne partie de la journée. Enfin il conta aux mariniers par quel évènement il ſe trouvait dans leur bateau, & demanda

s'il était loin de Paris. On lui répondit qu'il en était à ſept lieues. Il échappe ſouvent aux Pariſiens des naïvetés ſingulières, quand ils ſortent pour la première fois de leur bonne ville (*a*). C'eſt ce qui arriva à notre jeune homme qui, n'ayant jamais perdu de vue le clocher de ſa paroiſſe, ſe crut à peu près au bout du monde. Il ſe chagrina beaucoup, pria inſtamment qu'on le mit à terre, & demanda ingénuement à ſes conducteurs, s'il aurait aſſez d'environ cinquante francs qu'il avait ſur lui, & qu'il compta devant eux, pour s'en retourner juſqu'à Paris. Les mariniers profitant de l'innocence de ce jeune homme, & lui voyant plus d'argent qu'il ne paraiſſait convenable d'en avoir à ſon âge, lui dirent qu'il était ſans doute un petit fripon qui avait dérobé cet argent à ſa famille, & qu'ils étaient obligés, en conſcien-

(*a*) Voyez le voyage de ſaint Cloud par mer & par terre.

ce, à la première ville où ils paſſeraient, de le mettre entre les mains de la juſtice. Armand fut très-épouvanté de cette ménace. Le mot de juſtice le troubla au point qu'il ſe jetta à genoux, pria, pleura & ſupplia qu'on eût la bonté de le mettre à terre, offrant de partager avec l'équipage l'argent qu'il avait. Les mariniers, après avoir bien fait des façons, quoiqu'au fond ils ne demandaſſent pas mieux, acceptèrent la propoſition, en faiſant beaucoup valoir leur complaiſance. Enfin ils le mirent à terre, lui montrèrent le chemin de Paris, & continuèrent leur route du côté d'Auxerre.

Armand ſuivait, tout penſif, ce chemin qu'on lui avait enſeigné, rêvant aux moyens qu'il pourrait employer pour rentrer dans les bonnes graces de ſon notaire : cependant ces idées ne l'occupaient pas tellement, qu'elles l'empêchaſſent de ſentir la faim qui le gagnait, au point où l'on peut s'i-

Digitized by Google

maginer qu'elle tourmente un jeune clerc de quatorze ans, qui n'a pas mangé depuis près de trente heures. Sa bonne fortune lui fit rencontrer une auberge dont la cuisine était remplie de pélérins qui allaient à sainte Reine. Un homme d'environ quarante ans, & une amazone à bourdon, d'à-peu-près vingt-cinq, paraissaient les chefs de la troupe. Les autres étaient ou leurs parens, ou leurs amis. On demanda au jeune Armand qui il était. Après l'avanture des mariniers, il ne jugea plus nécessaire d'être aussi naïf dans ses récits. Comme il savait le plein-chant, & qu'il était mis d'ailleurs assez proprement, il leur dit qu'il était fils d'un musicien de Paris, qui l'envoyait chercher fortune, & pour prouver qu'il disait vrai, il se mit à entonner tous les chants d'église qu'il avait appris étant enfant de chœur à saint Paul. Le chef de la troupe, qui, apparemment, se connaissait mal en musique, fut assez

content de ſa voix pour lui propoſer s'il voulait vivre gracieuſement, & ſe bien divertir ſans qu'il lui en coutât rien, de prendre parti dans ſa compagnie. On lui fit un tableau charmant de l'état qu'il allait embraſſer. L'embarras où il était de ſe préſenter à Paris, devant ſes ſupérieurs, les careſſes que lui attira ſa mine eſpiégle, & le vin qu'on lui verſait à longs traits, le déterminèrent enfin : une vie oiſive & vagabonde ayant, d'ailleurs, beaucoup d'attraits pour lui. On l'équipa en peu de temps, ſelon le coſtume de ſa nouvelle profeſſion, & il reprit avec les pélérins le chemin qu'il venait de quitter. Le chef de la bande ſe mêlait de guérir les payſans malades des villages où il paſſait, en leur faiſant boire de l'eau claire, ſur laquelle il prononçait une oraiſon myſtérieuſe à ſainte Reine.

Pour le nouveau proſélyte, ſon emploi conſiſtait à chanter des pſeaumes & des hymnes quand le remède opé-

rait. Plus le malade criait, & ſouffrait de tranchées & de coliques, plus il s'égoſillait, juſqu'à ce que le patient ſe trouvât ſoulagé.

Après un grand nombre de pareilles avantures, dignes de figurer avec celles de Gilblas, ou de Lazarille de Tormes, Armand commença la comédie en Languedoc, avec Dominique & Paquetti, que nous avons vus depuis au théâtre Italien. Il revint enſuite à Paris, & débuta à la comédie Françaiſe, le deux mars 1723, par le rôle de Paſquin, dans l'homme à bonnes fortunes. Il fut reçu le 6 mai 1724, avec l'applaudiſſement général du public.

Il a créé pluſieurs rôles, & il fût le reſtaurateur de ceux de Falaiſe, dans la réconciliation Normande, & de Glacignac, dans le mariage fait & rompu.

Le rôle du commandeur de la Rocaille, dans le prologue de l'impromptu de la folie, était de ſon invention, ou plutôt c'était une copie parfaite

d'un original qu'il avait connu. Il joua celui de pantalon, dans la Françaiſe Italienne, petite comédie tirée du même divertiſſement, & il contrefit avec tant de vérité le pantalon des Italiens, que celui-ci diſait en le voyant : » Si je ne me ſentais au par» terre, je me croirais ſur le théâtre.

Quand il établit le rôle de Pirante, dans l'Etourderie, Fagan, l'auteur de cette pièce, prit d'abord ſa manière de le rendre pour une charge dont il ne put s'empêcher de rire ; mais, aux derniéres répétitions, il lui dit ſérieuſement, qu'il n'entrait point du tout dans le caractère de ſon perſonnage. Armand s'obſtina à le rendre comme il l'avait conçu, & ce rôle contribua au ſuccès de l'ouvrage.

Il ſaiſiſſait avec une préſence d'eſprit ſingulière tout ce qui pouvait plaire au public, dont il était fort aimé. Jouant le rôle de Paſquin, dans Attendez-moi ſous l'orme, après ces mots : *que dit-on d'intéreſſant ? Vous*

avez reçu des nouvelles de Flandres? il repliqua ſur le champ : *un bruit ſe répand que Port-Mahon eſt pris.* Ainſi, le filleul eut le mérite d'annoncer la conquête de ſon parrain.

La nature lui avait donné le maſque le plus propre à caractériſer les talens d'un valet adroit & fourbe, tel que les Daves de l'antiquité. On le grava dans le perſonnage de Carondas; au moment où, à l'exemple du valet de Zénon, il volait le philoſophe ſon maître, par un mal entendu de philoſophie.

Ce rôle dans la comédie des Philoſophes, celui de Fabrice, dans l'Ecoſſaiſe, & celui du garçon libraire, dans la préſomption à la mode, furent les derniers qu'il repréſenta dans les pièces nouvelles.

Il termina ſa carrière comique à la cour, le 7 mars 1765, par le rôle de Frontin, dans le Dédit, &, à Paris, par celui de Vadius dans les Femmes ſavantes.

Digitized by Google

Son humeur gaie & facétieuſe ne le quitta jamais. Le commencement de ſa fortune fut même l'effet d'une plaiſanterie. Il avait l'habitude, en allant ſe promener avec ſes amis, de parier, ou la dépenſe du moment, ou des billets de loterie, au premier boſſu que le haſard lui faiſait trouver ſur ſon chemin, & rarement ces billets étaient malheureux.

Un jour, au ſortir de la comédie, il rencontra (ce qu'il regardait comme un préſage très-favorable) un boſſu, dont la phyſionnomie le frappa plaiſamment. Dans l'accès de ſa gaieté, il alla prendre, ſur le champ, quelques billets de lotterie à la deviſe du boſſu. Unde ces billets lui rapporta huit mille livres. C'était, diſait-il quelquefois, le plus beau boſſu!

Etant à Lyon à ſe divertir avec des amis, ſurvint un facheux, qui après avoir ſoupé à leurs dépens, leur demanda encore à coucher pourcette nuit. Chacun s'en défendit en faiſant retraite. Ar-

mand resté seul, connaissant l'humeur du personnage, & voulant éviter une affaire, lui promit de partager son lit. C'était une belle nuit d'été; Armand conduit le facheux à la promenade, met son épée en bandoullière, ses souliers dans sa poche, grimpe au premier arbre, & s'y établit aussi tranquillement, que dans l'appartement le plus commode. Que faites-vous donc, dit l'importun, que ce manège commençait à impatienter? Je loge ici, reprit Armand, & je vous invite à faire de même.

Il voyait tout gaiement; & dans les affaires les plus sérieuses, il ne pouvait se refuser une plaisanterie. Il narrait d'une façon à faire distinguer les différens interlocuteurs qu'il mettait en action dans ses récits. Il imitait leurs voix, leurs moindres gestes, au point que l'on eût dit qu'il se multipliait.

Quoiqu'il eut le cœur naturellement bon, & qu'on l'eut vu très-sen-

ſiblement affecté de la mort de la Thorilière le fils *, cependant ſes meilleurs amis, étaient quelquefois les victimes de ſes facéties. On eût dit que Scarron l'avait deviné dans le perſonnage plaiſant de la rancune.

Cet excellent comédien mourut à Paris, le 26 décembre 1765, & fut enterré le 27 à S. Sulpice, ſa paroiſſe. Il s'était retiré du théâtre, peu de temps avant ſa mort, avec une penſion du roi, après quarante deux ans de ſervice. Il était le doyen des comédiens Français. La Thorilière, le père, qui avait précédé Armand dans ſes emplois, avait ſervi 47 ans. Guérin, qui avait été doyen comme eux, après 44 ans de ſervice, fut le plus heureux de tous. Il ſe retira à 81 ans & jouit encore onze années de ſa penſion de retraite.

* Autre comédien qui avait du mérite; mais, pas autant que ſon père.

FIN.

ORDRE CHRONOLOGIQUE DES DEUILS DE COUR

pendant l'année 1766.

JANVIER.

Frédéric-Guillaume, le plus jeune des frères du roi d'*Angleterre* régnant, né le 24 mai 1750, mort le 29 décembre 1765; *deuil de onze jours, pris le 11 janvier 1766 par leurs Majestés seulement.*

FEVRIER.

Frédéric V, roi de *Dannemarc* & de *Norwege*, né le 31 mars 1724, mort le 13 janvier 1766; *deuil de 21 jours, pris le 9 février 1766 par leurs Majestés seulement,*

MARS.

Le jeudi, six, la Cour prit, pour six

Digitized by Google

mois, le *deuil* de *Staniſlas Leczinski*, roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, père de la reine.

Ce prince était né le 20 octobre 1677, il fut élu pour la première fois roi de Pologne & grand duc de Lithuanie le 12 juillet 1704, & pour la ſeconde fois le 12 ſeptembre 1733. Il abdiqua la couronne en 1736, & & prit poſſeſſion des duchés de Lorraine & de Bar le 18 janvier 1737.

Il avait épouſé en 1698, *Catherine Opalinska*, fille de *Jean Charles*, Comte de *Bnin Opalinski*, caſtellan de Poſnanie, morte le 19 mars 1747.

Ce prince eſt mort à Lunéville le 23 février.

Le roi a porté le deuil en violet.

JUILLET.

Le vendredi, 25, la cour prit, pour ſix ſemaines, le *deuil* d'*Eliſabeth Farnèſe*, reine douairière d'Eſpagne, décédée à Madrid, âgée de ſoixante-treize ans & huit mois.

Digitized by Google

Cette princeſſe, fille d'*Odoard Farnèſe*, prince de Parme, était née le 25 octobre 1692. Elle avait épouſé, le 24 décembre 1714, *Philippe V*, roi d'Eſpagne & des Indes, décédé le 9 juillet 1746.

Le roi prit l'épée violette.

AOUST.

Le roi a pris, le 29 juillet, le *deuil* pour onze jours, à l'occaſion de la mort de l'Infant dom *Emmanuel*, qui lui fut notifiée le 28.

L'infant dom *Emmanuel*, oncle du roi de Portugal, était né le 3 août 1697. Il eſt mort à Liſbonne le 3 août 1766.

Le roi l'a porté en noir.

OCTOBRE.

Le dimanche, 5, la cour a pris pour trois ſemaines, le *deuil* de madame *Marie-Victoire-Sophie de Noailles*, comteſſe de Toulouſe, née le 6 mai 1688; mariée le 2 février 1723,

Digitized by Google

à *Louis-Alexandre de Bourbon*, comte de Toulouse, veuve le 1 décembre 1737.

Cette princesse est morte le 30 septembre 1766.

Le roi a porté le deuil en violet.

OBSERVATIONS
SUR
SUR LES DEUILS.

On ne porte les grands deuils que pour père & mère, grand-père & grand'-mère, mari & femme, frère & ſœur.

On appelle grands deuils ceux qui ſe partagent en trois temps ; la laine, la ſoie, & le petit deuil ou les habits coupés.

Les autres deuils ne ſe partagent qu'en deux temps, le noir & le blanc. Jamais on ne drappe dans ces ſortes de deuils ; & toutes les fois que l'on ne drappe point, les femmes peuvent porter les diamans ; & les hommes, l'épée & les boucles d'argent.

N. B. Que, dans les deuils de père ou de mère, de grand-père, de grand'-

mere, ou de femme, les hommes portent les grandes & petites pleureuſes pendant les trois premières ſemaines, & les petites ſeulement pendant les trois ſuivantes.

ÉTIQUETTE DES DEUILS.

Pères et mères.

Le deuil eſt de ſix mois : les trois premiers, la laine en fleuret, papeline, ou raz de Saint-Maur; la garniture d'étamine avec effilé uni; les bas & les gants de ſoie noire, les ſouliers & les boucles bronzés.

Si c'eſt en grand habit, on prend les bonnets d'étamine noire, les barbes plattes, garnies d'effilé uni; la coëffe pendante; les mantilles de même étoffe, ainſi que l'ajuſtement; & les manches de crêpe blanc, garnies d'effilé uni, pendant les ſix premieres ſemaines.

Si c'eſt en robe, on porte les bon-

nets, les barbes, les manches & le fichu de crêpe blanc, garnis d'effilé uni.

Au bout des six semaines, on quitte la coëffe, on prend les barbes frisées, & on peut mettre les pierres noires.

Les trois mois finis, on prend la soie noire pour six semaines; le poude-soie en hiver, le taffetas de Tours en été; avec les coëffures, manches, fichu de gaze brochée, garnis d'effilé découpé, soit en grand habit, soit en robe. On peut porter les diamans.

Les six dernières semaines sont de petit deuil. On porte ou le blanc uni, ou le noir & le blanc, avec la gaze brochée, & les agrémens pareils.

Les hommes portent l'habit de drap sans boutons; les grandes & petites pleureuses pendant les trois premières semaines, & les petites seulement pendant les trois suivantes,

tes ; manchettes de batiſte ourlet plat ; ſouliers bronzés, bas de laine ; épée & boucles noires ; l'épée garnie de crêpe ; la cravatte.

Enſuite, pendant ſix ſemaines, on prend l'habit de drap avec les boutons ; manchettes de batiſte garnies d'effilé uni ; bas de ſoie noirs ; ſouliers de peau de chèvre ; crêpe à l'épée ; boucles noires.

Pendant ſix autres ſemaines, l'habit de drap avec les boutons ; manchettes de mouſſeline garnies d'effilé uni ; bas de ſoie noirs ; boucles & épée d'argent ; un ruban noir à l'épée.

Enfin, pendant les ſix dernières ſemaines, l'habit de ſoie, veſte noir & blanc ; manchettes d'entoilage garnies d'effilé découpé, ou manchettes brodées garnies d'effilé ; plumet au chapeau ; bas blancs ; épée & boucles d'argent ; nœud d'épée noir & blanc ; talons rouges.

Caroſſes & harnois noirs pendant

Digitized by Google

quatre mois & demi ; guides & cocardes blanches, pendant les six dernières semaines.

GRANDS-PÈRES & GRAND'-MÈRES.

L'étiquette est la même ; mais le deuil n'est que de quatre mois & demi ; six semaines en laine, six en soie, & six en petit deuil.

FRÈRES & SŒURS.

La laine pendant un mois, quinze jours la soie, quinze jours le petit deuil.

ONCLES & TANTES.

Le deuil est de trois semaines, & peut se porter en soie ; quinze jours avec effilé, sept jours avec gaze brochée, ou blonde.

COUSINS-GERMAINS.

Quinze jours ; huit avec effilé ; sept avec gaze brochée, ou blonde.

ONCLE *à la mode de Bretagne.*

Onze jours ; six en noir, cinq en blanc.

Digitized by Google

COUSINS *iſſus de germain.*

Huit jours; cinq en noir, trois en blanc.

MARIS.

Le deuil eſt d'un an & ſix ſemaines. Pendant les ſix premiers mois, les veuves portent le raz de Saint-Maut de laine; la robe à grande queue retrouſſée par une ganſe attachée au jupon ſur le côté, & qu'on fait reſſortir par la poche; les plis de la robe arrêtés par-devant & par derrière; les deux devants joints par des agraffes ou des rubans; point de compère; les manches en pagode.

La coëffure de batiſte à grands ourlets; les manches plattes à un rang & grand ourlet; le fichu de batiſte, auſſi à grand ourlet; une ceinture de crêpe noir agraffée par devant, pour arrêter les plis de la taille, les deux bouts pendans juſqu'au bas de la robe.

Une écharpe de crêpe pliſſée par

derrière, comme on les portait anciennement; la grande coëffe de crêpe noir; les gants, les fouliers, les boucles bronzés; le manchon revêtu de raz de Saint-Maur, sans garniture, ou l'éventail de crêpe.

Les six autres mois, la soie noire, les manches & garniture de crêpe blanc, & les pierres noires, si l'on veut.

Pendant les six dernières semaines, le noir & le blanc seulement, & non pas le blanc uni. La coëffure & les manches de gaze brochée; les agrémens ou tout noir, ou tout blanc, au choix de la veuve.

Les antichambres doivent être tendues de noir, la chambre à coucher & le cabinet de gris, pendant un an; les glaces cachées pendant six mois.

Les veuves ne peuvent paraître à la Cour, qu'au bout des six premiers mois.

FEMMES.

Le deuil est de six mois. L'homme

veuf doit porter l'habit & les bas de laine ; les manchettes de batiſte à ourlet plat ; l'épée, les ſouliers & les boucles bronzés ; une grande cravatte unie ; les grandes & les petites pleureuſes. On quitte les grandes après les trois premières ſemaines.

Au bout de ſix ſemaines, l'habit de drap avec les boutons ; les manchettes de batiſte garnies d'effilé uni ; bas de ſoie noirs ; ſouliers de peau de chèvre ; l'épée & les boucles noires.

Les ſix ſemaines ſuivantes, toujours l'habit de drap ; les manchettes de mouſſeline garnies d'effilé uni ; les bas de ſoie noirs, l'épée & les boucles d'argent. Et, pendant les ſix dernières, l'habit coupé, ou petit deuil, & les bas de ſoie blancs.

Voyez l'article *Père & Mère* ; c'eſt la même étiquette pour les hommes veufs.

On peut paraître à la Cour, dès les premiers jours de ſon deuil.

Il n'y a d'exception à ces règles que

pour les deuils des parens dont on hérite. Le deuil d'un frère, par exemple, n'est ordinairement que de deux mois; mais, si on en hérite, il est de six mois, & il se porte comme celui de père & de mère.

RÉCAPITULATION

DE LA DURÉE DES DEUILS.

PÈRE & mère, *Six mois.*
Grand-père & grand'-mère, *Quatre mois & demi.*
Frère & sœur, *Deux mois.*
Oncle & tante, *Trois semaines.*
Cousin germain, *Quinze jours.*
Oncle à la mode de Bretagne, *Onze jours.*
Cousin issu de germain, *Huit jours.*
Femme pour son mari, *Un an & six semaines.*
Mari pour sa femme, *Six mois.*

Digitized by Google

USAGES GÉNÉRAUX POUR LES DEUILS.

DE COUR.

Tous les deuils où l'on drappe ſe partagent en trois temps : la laine ; la ſoie & les pierres noires ; le petit deuil & les diamans.

Dans ceux où l'on ne drappe point, les femmes portent les diamans ; & les hommes, l'épée & les boucles d'argent.

Dans les deuils dont les jours ſont pairs, on prend le noir pendant la première moitié, & le blanc ou le petit deuil pendant la ſeconde.

Dans ceux dont les jours ſont im-

Digitized by Google

pairs, la plus forte moitié ſe porte en noir; par exemple, ſi le deuil eſt de quinze jours, on prend le noir huit jours, & le blanc les ſept jours ſuivans.

Digitized by Google